

Un dictionnaire caché dans des lettres

par Marie Thérèse Jacquet

Le *Dictionnaire des Idées Reçues*¹ et l'ensemble de la *Correspondance* de Flaubert se présentent comme deux écritures qui accompagnent, en parallèle, et toutes deux très tôt, la vie de l'écrivain. La première naît, d'emblée, comme écriture destinée à devenir publique, elle se pose par rapport à un lecteur, même si la figure de ce dernier, encore que fréquemment évoquée par Flaubert, apparaît justement fort controversée dans la correspondance. De l'autre côté, les lettres de l'écrivain, pages définitives dans leurs ratures mêmes, caduques, enchâssées dans un temps figé par la main de leur auteur avant même que le texte de la lettre ne s'offre, écriture privée avec un destinataire bien précis, textes laissés à la dérive de l'enveloppe porteuse. Le *DIR*, au contraire, ne quittera jamais Croisset, fonctionnant sur la table de travail de l'écrivain peut-être comme déversoir, comme recueil pour ce trop plein de rage que précisément la correspondance ne réussit pas à drainer, à canaliser, à emporter, car, tout compte fait,

¹ Dorénavant, pour citer ce texte, nous utiliserons le sigle *DIR*. L'édition utilisée sera la présente et nous indiquerons en note les quelques variantes auxquelles le texte fait référence et pour lesquelles nous renvoyons à G. Flaubert, *Le Dictionnaire des Idées Reçues*, édition critique établie, présentée et annotée par M.T. Jacquet, Paris-Fasano, Nizet-Schena, 1990, qui permet de disposer des trois manuscrits.

ne va-t-elle pas justement vers quelqu'un en particulier? L'écriture la plus privée, la correspondance, ne sera-t-elle pas, finalement, la moins intime et Flaubert ne gardera-t-il pas, tout près de lui, sa vraie correspondance, celle qui le voit destinataire et destinataire, la plus secrète, la plus amère, la plus douloureuse, le *DIR*? Il est vrai que Flaubert livre un combat solitaire ou plutôt se mesure sans doute au mieux avec lui-même, lorsqu'il reprend une œuvre déjà entamée ou déjà achevée, lorsqu'il étale dans le temps, sans frein ni réticence, la rédaction d'une œuvre, mais aucun autre texte ne semble avoir pareillement tissé le fil rouge de son existence. Faite de reprises et d'abandons, d'appels à autrui et de filtrages dictatoriaux, l'écriture du *DIR* se présente comme un peu différente des autres œuvres, et sans doute trouve-t-elle une partie de son unité dans sa continuité même. Pareillement, la production épistolaire de Flaubert déploie son unité dans sa permanence et dans cette opportunité qui est fournie par ce genre d'écriture qu'est une lettre – et dont allait s'approprier, avec avidité et soulagement, l'écrivain qui avait fait du détachement de soi une exigence scripturale –, c'est-à-dire celle de se causer, de se dire, de s'écrire. L'espace du vagabondage pour une plume professionnellement freinée. Et ces deux écritures, au demeurant si diverses dans leur destination, vont avancer de concert, en écho parfois, à leur insu sans doute.

De fait, la lecture parallèle de ces deux œuvres met en évidence une certaine communauté thématique, l'une, la correspondance, ne manquant pas à sens unique, de témoigner pour l'autre, le *DIR*. Les deux textes semblent courir sur des rails parallèles, pourtant on est amené à constater, dans les lettres, l'existence d'un certain nombre de nœuds scripturaux qui concordent, on pourrait presque dire, à l'excès, avec les parcours que l'on peut suivre dans le *DIR*.

Ce qui ne manque pas de frapper le lecteur de la correspondance, c'est la corporalité qui pénètre, imprègne tout le

texte. Flaubert laisse affleurer son corps qui a la charge de dire à son destinataire l'état d'âme de l'écrivain, à moins qu'il ne le filtre à travers un enchevêtrement de métaphores qui, dans tous les cas, ne quittent que par l'apparence, l'espace de l'écriture. Et c'est sans doute bien l'extrême corporalité dissipée, distribuée dans le texte qui prouve, qui garantit, si besoin en était, que Flaubert a bien tiré ces lettres du plus authentique de lui-même, dans cet extraordinaire élan de générosité qui a, en effet, toujours caractérisé sa correspondance et dont on a peut-être plus particulièrement la mesure lors des échanges épistolaires avec L. Colet. Citons, échelonnées au fil de son existence, ces quelques lignes qui vont crescendo, au fil des métaphores:

Lettre à E. Chevalier du 24.3.1837:

Voilà qui me réjouit, me récréé, me délecte, me fait du bien à la poitrine, au ventre, au cœur, aux entrailles, aux viscères, au diaphragme, etc. [...] je chante ah ah ah ah ah ah et je fais entendre le rire du Garçon, je tape sur la table, je m'arrache les cheveux, je me roule par terre, voilà qui est bon. Ah! ah! voilà qui est Blag[u]e, cul, merde².

Lettre à L. Colet du 8-9.8.1846:

je t'embrasse, je te baise, je suis fou. Si tu étais là, je te mordrais [...] Oui je me sens maintenant des appétits de bêtes fauves, des instincts d'amour carnassier et déchirant [...] Ton cœur est une source intarissable, tu m'y fais boire à flots. Il m'inonde. Il me pénètre. Je m'y noie. [...] Celui qui les a faites [les pantoufles de Louise] ne se doutait pas du frémissement de mes mains en les touchant, je les respire, elles sentent la verveine, et une odeur de toi qui me gonfle l'âme³.

² G. Flaubert, *Correspondance*, édition établie, présentée et annotée par J. Bruneau, Paris, Gallimard, 1973, t. I, p. 23. Dorénavant citée comme *Correspondance*, I.

³ *Correspondance*, I, p. 282-284.

Lettre à J. Duplan, après le 28.5.1857:

J'ai une indigestion de bouquins. Je rote l'in-folio⁴.

Lettre à la Princesse Mathilde du 13.11.1870:

La vue d'un visage humain me fait mal⁵.

Et les citations menacent de faire entrer, dans notre propre texte, toute l'écriture de la correspondance flaubertienne...

Il semble que l'on parte d'un corps sain, mieux beau, de ce corps qui, aux dires de Flaubert, – et nous savons qu'il tenait beaucoup à l'anecdote, vu la façon dont il la raconte à L. Colet⁶, – fit s'arrêter la princesse pour se saisir de cet enfant si charmant. Très vite, on assiste, dans les lettres que Flaubert échange avec ses amis, à une sorte d'éclatement, d'épanouissement, de dilatation des fonctions primordiales qui, d'ailleurs, dans son excès même, est signe de toute la personnalité de Flaubert.

Ces lettres proposent un des thèmes-clefs de la correspondance flaubertienne: la santé, l'état du corps. Ses lettres nous offre une chronique régulière, fidèle, des modifications progressives qui interviendront tout comme elle se fera l'écho du fonctionnement normal de cet être. Le plus souvent, Flaubert donne à son lecteur la sensation de rédiger pour lui-même ces bulletins de santé, à moins qu'il n'écrive aux autres pour lui-même! Retenons ces deux passages:

⁴ G. Flaubert, *Correspondance*, édition établie, présentée et annotée par J. Bruneau, Paris, Gallimard, 1980, t. II, p. 726. Dorénavant citée comme *Correspondance*, II.

⁵ G. Flaubert, *Correspondance*, édition établie, présentée et annotée par J. Bruneau, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1998, t. IV, p. 262. Dorénavant citée comme *Correspondance*, IV.

⁶ *Correspondance*, I, p. 375.

Lettre à sa mère du 5.1.1850:

je vis comme une plante, je me pénètre de soleil, de lumière, de couleurs et de grand air. Je mange: voilà tout. Restera ensuite à digérer puis à chier, – et de bonne merde! C'est là l'important⁷.

Lettre à E. Feydeau du 1.5.1858:

Je dors comme un caillou, je mange comme un ogre et je bois comme une éponge⁸.

Cette extraordinaire vitalité liée à une aussi leste décontraction démontrée à l'égard des besoins primaires laissait augurer un parfait équilibre du corps. Flaubert se construit comme quelqu'un qui est à l'écoute de son corps, qui parle de son corps, de son fonctionnement et de la satisfaction même qui découle de ce bon fonctionnement. Il fait passer, dans ces lettres, l'harmonie d'un corps dont chacune des fonctions répond à l'appel. Ce corps est présent et présenté dans ses fonctions, dans son fonctionnement: manger, boire, fumer, déféquer, dormir, éventuellement «baiser». Et précisément cette évocation très concrète, très présente, fait résonner, de façon encore plus marquée, les “fausses notes” qui interviennent.

Dès le départ, les descriptions s'attardent le plus souvent sur des situations d'excès. Flaubert nous décrit un organisme aux prises avec une surutilisation de lui-même et avec des surenchères permanentes.

Si l'on prend plus strictement en considération la fonction du sommeil, on constate qu'elle est surtout évoquée par ses débordements intermittents que Flaubert qualifie

⁷ *Correspondance*, I, p. 562.

⁸ *Correspondance*, II, p. 809.

de «bosses de sommeil», qu'il nous restitue un peu comme des moments de totale absence, de parfaite inconscience, de mise entre parenthèses, de mort à lui-même, aux autres, au monde. Ces «bosses» correspondent, il faut le noter, essentiellement à des moments de profonde difficulté dans l'appréhension, dans l'affrontement de la réalité, des moments où la fonction biologique va, en quelque sorte, au-delà d'elle-même pour se faire sauvegarde psychologique, moments d'arrêt en mesure peut-être de permettre à Flaubert de se recharger pour repartir, des moments à l'impact aussi profond peut-être même que l'épisode de Pont-l'Évêque, mais plus maîtrisés.

Cette annotation – «Je dors énormément»⁹ – dans une lettre du 2.7.1870 à G. Sand semble, en effet, une réponse à la mort de L. Bouilhet.

Or, dans la *DIR*, cette fonction n'apparaît pas; elle n'intervient que sous la plume de Laporte, certes conservée dans le manuscrit A:

DORMIR (TROP). Épaissit le sang.

La rareté de la notation et, qui plus est, son exclusion ont, sans doute, leur poids.

La fonction alimentaire se manifeste, au départ, essentiellement comme englutissement.

Lettre à E. Chevalier du 24.3.1837:

On mange des saucisses, des boudins, des œufs durs, de la cochonnaille et il n'est permis d'en sortir que saouls et après avoir vomé 5 ou 6 fois¹⁰.

Retenons aussi, au même, cette lettre du 13.9.1838:

⁹ *Correspondance*, IV, p. 202.

¹⁰ *Correspondance*, I, p. 22.

j'y ai considérablement fumé et *pantagruéliquement* mangé de la matelote, barbue, laitue, saucissons, oignons, durillons, raves, betteraves, moutons, cochons, gigots, aloyaux¹¹.

Il avouera à Caroline le 1.7.1874:

Ma consolation est de me gorger de nourriture et de fumée¹².

Et, à propos de Pâques 1880, ne lui écrit-il pas:

le repas, j'espère, sera bon¹³.

Flaubert souligne ainsi régulièrement l'importance que revêt pour lui la parfaite fonctionnalité de l'axe bucco-anal.

Souvenons-nous en quels termes il se décrivait à E. Chevalier le 7.7.1841:

Je ne fais que souffler, hanner, suer et bayer, je suis une machine à chyle, un appareil qui fait du sang qui bat et me fouette le visage, de la merde qui pue et me barbouille le cul¹⁴.

On ne peut que remarquer cette espèce de complaisance qu'il y a chez Flaubert à évoquer la capacité humaine à expulser les excréments; cette fonction attira d'ailleurs très tôt son attention, puisqu'il écrivit dès 1830, à l'âge de neuf ans, *La Belle Explication de la Fameuse Constipation*¹⁵, argument qui se retrouve dans le *DIR* avec:

¹¹ *Correspondance*, I, p. 28. Il serait facile d'ajouter les lettres à E. Chevalier du 19.11.1838, du 24.2.1839 et du 31.5.1839, entre autres.

¹² *Correspondance*, IV, p. 819.

¹³ Lettre du 27.3.1880 in G. Flaubert, *Correspondance*, V, édition établie, présentée et annotée par J. Bruneau et Y. Leclerc, avec la coll. de J.-Fr. Delesalle, J.-B. Guinot et J. Robert, Paris, Gallimard, 2007, t. V, p. 870. Dorénavant citée comme *Correspondance*, V.

¹⁴ *Correspondance*, I, p. 83.

¹⁵ «La constipation est un resserrement du trou merdarum, et quand le passage est stérile, c'est-à-dire quand le débouché est rétréci, on appelle cela constipation. Il ressemble alors à la mer qui ne produit plus d'écume et à la femme qui n'a pas d'enfants. On appelle ce qui sort du trou merdarana, gros et

CONSTIPATION. Influe sur les convictions politiques.
Tous les gens de lettres sont constipés.

Et il n'hésitera pas à manier une métaphore de même ordre pour définir son rapport à la vie: il s'agira de cette rumination évoquée à plusieurs reprises, le 18.3.1857 à Mlle Leroyer de Chantepie:

Si je suis arrivé à quelque connaissance de la vie, c'est à force d'avoir peu vécu dans le sens ordinaire du mot, car j'ai peu mangé, mais considérablement ruminé¹⁶,

ou, pour qualifier son travail d'écrivain, dans une lettre du 23.12.1853 à L. Colet:

Nous sommes cela, nous autres, des vidangeurs et des jardiniers. Nous tirons des putréfactions de l'humanité, des délectations pour elle-même¹⁷.

Le rapport à la nourriture de l'écrivain met en évidence le lien qu'il instaure entre l'acte de se nourrir et sa relation avec le monde. D'emblée, dans la lettre du 23.1.1867 à G. Sand, il confesse:

Je n'aime pas à manger tout seul. Il faut que j'associe quelqu'un ou l'idée de quelqu'un aux choses qui me font plaisir¹⁸.

La nourriture, à travers la cérémonie du repas, est donc une façon de parler à l'autre et l'acte de manger est présenté comme un plaisir pour Flaubert.

menu. Voilà la production du trou fameux», in J. Bruneau, *Les Débuts littéraires de Flaubert*, Paris, Colin, 1962, p. 40-41. Dorénavant citée comme *Bruneau*.

¹⁶ *Correspondance*, II, p. 692.

¹⁷ *Correspondance*, II, p. 485.

¹⁸ G. Flaubert, *Correspondance*, édition établie, présentée et annotée par J. Bruneau, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1991, t. III, p. 598. Dorénavant citée comme *Correspondance*, III.

Manger est une fête, l'expression, la concrétisation d'un état de bien-être. Pensons à la célébration, le 27.3.1880, de la fête de Pâques ou à la cérémonie pour le mariage d'Achille. Mais c'est aussi une fête des hommes sur les hommes et contre les hommes. Il renoue ainsi avec cette forme de provocation présente dans le *DIR*:

CARÊME. Au fond, n'est qu'une mesure hygiénique.

et

SAINTE-BEUVE. Le Vendredi Saint, dînait exclusivement de charcuterie¹⁹.

En effet, deux passages comme celui de la lettre à J. Duplan du 16.10.1859:

Je t'attends aux fêtes de la Toussaint [...] Nous ferons des *horreurs* à la fête des morts. Quelle excitation ne puise-t-on pas dans les pompes du catholicisme!²⁰

et du 30.3.1866:

Je te ferai *faire GRAS* comme il convient à un philosophe. – Tu te trouveras avec un ami *partageant tes principes*²¹.

témoignent d'un rituel qui a été, en quelque sorte, récupéré et de la mise en évidence d'une réalité déjà apparue, à savoir cette nécessité de l'écrivain de se détacher des usages consacrés mais vidés de toute signification, de changer, de modifier sans trêve la cérémonie, le rituel, pour tenter de redonner à ceux-ci un minimum de vitalité et à lui-même un minimum de goût pour l'existence.

¹⁹ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

²⁰ *Correspondance*, III, p. 51.

²¹ *Correspondance*, III, p. 487.

La sollicitation est présentée comme extérieure, ainsi que le souligne le *DIR*:

APPÉTIT. Ce qui le donne.

On ne saurait oublier sa lettre du 24.8.1856 à L. Bouilhet:

En m'en [d'une longue promenade] revenant, j'ai senti un grand besoin de manger d'un pâté de venaison et de boire du vin blanc; mes lèvres en frémissaient et mon gosier s'en séchait. – Oui, c'est une chose étrange comme *le spectacle de la nature* [loin d'élever mon âme vers le Créateur] excite mon estomac. L'océan me fait rêver *huîtres* et la dernière fois que j'ai passé les Alpes, un certain gigot de chamois que j'avais mangé quatre ans auparavant au Simplon, me donnait des hallucinations. C'est ignoble, mais c'est ainsi²².

C'est pourquoi une analyse thématique du *DIR*, qui ne manque pas de mettre en évidence un univers ambivalent des mets, ne saurait surprendre:

ABSINTHE. Poison extra-violent.

A tué plus de soldats que les Bédouins.

ARSENIC. Se trouve partout.

Rappeler Madame Lafarge.

Cependant, il y a des peuples qui en mangent.

CIDRE. Gâte les dents.

COGNAC. Très funeste.

Excellent dans plusieurs maladies.

EAU. L'eau de Paris donne des coliques.

PAIN. On ne sait pas toutes les saletés qu'il y a dans le pain.

VINS. Sujet de conversation entre hommes.

Le meilleur est le Bordeaux, puisque les médecins l'ordonnent.

Plus il est mauvais, plus il est naturel.

²² *Correspondance*, II, p. 626.

Ajoutons, pour le seul plaisir du lecteur, deux autres entrées corollaires:

CHOLÉRA. Le melon donne le choléra.

On s'en guérit, en prenant beaucoup de thé avec du rhum.

FIÈVRE. Preuve de la force du sang.

Est causée par les prunes.

Dans la correspondance, Flaubert souligne son rapport étrange avec la nourriture, dont l'ingestion, dans son cas spécifique, ne suit nullement les canons habituels; en effet, il raconte à G. Sand le 1.1.1869:

Chacun a son hygiène. Moi, quand je n'ai pas faim, la seule chose que je puisse manger, c'est du pain sec. Et les mets indigestes, tels que les pommes à cidres vertes et du lard, sont ce qui me retire les maux d'estomac. Ainsi de suite²³.

L'écrivain ne trouve d'autre extériorisation (et par la même libération) de son angoisse qu'en agressant le monde entier. Anxieux pour le sort de la pièce qui va se jouer ce même soir, l'écrivain reconnaît dans la lettre du 11.12.1873 à Caroline:

Pour se donner du ton, Monsieur s'était coulé dans le cornet une douzaine d'huitres, un bon beefsteak et une demie de chambertin avec un verre d'eau-de-vie et un de chartreuse²⁴.

La preuve que la sollicitation vient de la tête, est clairement fournie par la lettre du 27.9.1870 à Caroline:

J'ai recommencé hier à travailler, et j'ai retrouvé l'appétit²⁵.

²³ *Correspondance*, IV, p. 3.

²⁴ *Correspondance*, IV, p. 752.

²⁵ *Correspondance*, IV, p. 240.

D'ailleurs, il avait déclaré, le 8.9.1856, à L. Bouilhet:

Il faut toujours faire belle contenance dans ce cher Paris. Il est permis de crever de faim, mais on doit porter des gants. – Et c'est pour avoir des gants que je m'abstiens d'une distraction qui me ferait du bien à l'estomac, au cœur, et conséquemment à la tête²⁶.

Il y a donc une réponse physique à des sollicitations physiques, avec, chez Flaubert, une très large place accordée aux processus d'assimilation, de transformation et d'élimination des aliments. Aucune étape n'est négligée, mieux elles sont toutes si bien intégrées à son imaginaire qu'elles finissent par vivre par cet imaginaire et, très rapidement, Flaubert vit la nourriture comme métaphore. Elle devient la matière même de son être; est-il mal, dans une lettre à L. Bouilhet du 22.6.1853, il se décrit ainsi:

J'avais 75 kilogr[ammes] de merde, au cœur²⁷.

Son écriture relève d'un menu, comme il l'indique à L. Colet dans une lettre du 11.6.1853:

Mais, physiquement parlant, pour ma santé, j'avais besoin de me retremper dans de bonnes phrases poétiques. L'envie d'une forte nourriture se faisait sentir, après toutes ces finasseries de dialogue, de style haché, etc.²⁸

D'ailleurs, le comble de l'assimilation sera bien sûr dans l'identification qu'il va établir, la reconnaissance qu'il va opérer dans cette lettre de janvier 1847 à L. Colet:

On ressemble plus ou moins à un mets quelconque. Il y a quantité de bourgeois qui me représentent le bouilli, beaucoup de fumée, nul jus, pas de saveur. Ça bourre tout de suite et ça nourrit les rustres.

²⁶ *Correspondance*, II, p. 631.

²⁷ *Correspondance*, II, p. 360.

²⁸ *Correspondance*, II, p. 351.

Il y a aussi beaucoup de viandes blanches, de poissons de rivière, d'anguilles déliées vivant dans la vase des fleuves, d'huîtres plus ou moins salées, de têtes de veau et de bouillies sucrées. Moi je suis comme le macaroni au fromage qui file et qui pue; il faut en avoir l'habitude pour en avoir le goût. On s'y fait à la longue, après que bien des fois le cœur vous est venu aux lèvres. Que sont ces tristes penchants? Ne vaudrait-il pas mieux prendre les poires qui pendent au bout des arbres ou les melons qui jaunissent sur du bon fumier?²⁹

Le *DIR* fournit un complément de renseignements:

BOUILLI (LE). [«]C'est sain[!][«].

Et la réponse métaphorique est totalement intégrée tant lorsqu'il évoque la littérature comme «crème fouettée»³⁰ que quand il livre son état d'âme amoureux pour L. Colet avec cette confession bien connue:

J'avais dans l'âme des océans de crème³¹.

Et que dire de son exclamation à L. Bouilhet dans une lettre du 11.8.1856? Flaubert est heureux car il «travaille comme un boëf à Saint-Antoine»³²; que sa mère parte et le laisse seul avec l'institutrice, voilà la conclusion de sa lettre:

Adieu. Amuse-toi bien, si tu peux. Pioche quand même. Réjouis ton incommensurable vi, emplis ton inconcevable estomac, étale ta monstrueuse personnalité! C'est là ce qui fait ton charme. Tu es beau! Je t'aime! Appelle-moi beurre frais!³³

Le *DIR* s'esclaffera:

ÉPICURE. Le mépriser.

²⁹ *Correspondance*, I, p. 427.

³⁰ Lettre du 12.9.1853, in *Correspondance*, II, p. 429.

³¹ Lettre du 9.6.1852, in *Correspondance*, II, p. 102.

³² *Correspondance*, II, p. 623. C'est nous qui soulignons.

³³ *Correspondance*, II, p. 624.

Notons la similarité de la métaphore alimentaire qu'il emploie; dans ces trois cas, il s'agit bien du recours à quelque chose à tendance douce, avec en particulier l'évocation d'un indéfinissable état transitoire entre le solide et le liquide, le neutre et le jaune clair, le superflu et l'extra...

Ne négligeons pas cette ultime métaphore qui unit toutes ces composantes dans une lettre à Mme L. Brainne du 28.7.1876:

J'ai envie de vous manger – voilà le vrai! – Je voudrais être la baignoire qui vous entoure!³⁴

Mais, au fur et à mesure que le temps passe et donc qu'on se rapproche du moment de majeur intérêt accordé au *DIR*, Flaubert semble parler le langage de son estomac. En effet, à compter des années 1870, on enregistre, en parallèle à l'entrée du *DIR*:

ESTOMAC. Toutes les maladies viennent de l'estomac.

et, au delà de cette déclaration à sa nièce du 16.6.1878:

Soigne ton estomac (car tout dépend de l'estomac, ce qui n'est guère spiritualité)³⁵,

un mouvement de va-et-vient où l'on finit par ne plus distinguer le mal physique du psychique ou du mal d'écrire:

le 31.8.1870 à Caroline:

Si une vie pareille devait se prolonger, je deviendrais fou ou idiot. J'ai des crampes d'estomac avec un mal de tête permanent³⁶;

le 18.12.1870 à la même:

J'ai des envies de vomir presque permanentes³⁷;

³⁴ *Correspondance*, V, p. 86.

³⁵ *Correspondance*, V, p. 394.

³⁶ *Correspondance*, IV, p. 228.

³⁷ *Correspondance*, IV, p. 266-267.

le 11.3.1871 à Mme Régnier:

Ah! nous allons en voir de propres! *Le fiel m'étouffe*³⁸;

le 3.5.1871 à la Princesse Mathilde:

pendant huit mois, [...] j'ai senti la folie qui me prenait, et j'ai eu les premiers symptômes, les premières atteintes d'un cancer...³⁹

le 24.5.1871 au docteur Cloquet:

j'ai même cru avoir un cancer d'estomac, car j'avais des vomissements presque tous les jours⁴⁰;

le 6.8.1874, toujours à Caroline, en évoquant ses difficultés avec *Bouvard et Pécuchet*:

je patauge, je rature, je me désespère. J'en ai eu, hier au soir, un violent mal à l'estomac⁴¹.

Le 23.8.1876, dans une lettre à Taine, il précise:

je suis obligé de m'en retourner à Croisset pour me soigner, – mes maux de ventre et d'estomac persistant⁴².

Il tente lui-même une explication, dans sa lettre du 10.8.1876 à Caroline:

je crois que (sans le savoir) j'avais été malade profondément et secrètement après la mort de notre pauvre vieille [...] Physiquement je me sens rajeuni⁴³.

³⁸ *Correspondance*, IV, p. 287.

³⁹ *Correspondance*, IV, p. 318.

⁴⁰ *Correspondance*, IV, p. 325.

⁴¹ *Correspondance*, III, p. 847.

⁴² *Correspondance*, V, p. 1013.

⁴³ *Correspondance*, V, p. 97.

La correspondance flaubertienne ne manquera d'ailleurs pas de se faire l'écho de certains parcours métaphoriques suggestifs, comme dans cette lettre à L. Colet du 14.3.1853:

J'ai encore sur l'estomac la figure de ma belle-sœur⁴⁴.

Une autre dimension vitale particulièrement mise en valeur dans la correspondance est la fonction respiratoire. Pour lui, vivre c'est respirer, comme il le déclare dans cette lettre du 25.6.1853 à L. Colet:

je voudrais faire des livres où il n'y eût qu'à *écrire* des phrases (si l'on peut dire cela), comme pour vivre il n'y a qu'à respirer de l'air⁴⁵.

On assiste à de véritables surenchères de vie, à d'authentiques orgies de vie, à une immense gourmandise de la vie qui se manifestent à partir du besoin d'une vraie dilatation pulmonaire de l'auteur.

Il se livre en ces termes dans une lettre du 15.1.1847 à L. Colet:

Tout me blesse et me froisse. J'aurais besoin de quitter tout, d'aller vivre ailleurs, d'aspirer une bonne bouffée d'air. Il me faudrait de la brise⁴⁶

sans omettre encore une fois cette volupté dont se délecte Flaubert dans le plein exercice d'une fonction parfaitement efficace, volupté énoncée lors de son voyage en Bretagne, dans une lettre à L. Colet du 11.6.1847:

je hume l'air, j'aspire l'odeur des aubépines et des ajoncs⁴⁷;

⁴⁴ *Correspondance*, II, p. 273.

⁴⁵ *Correspondance*, II, p. 362.

⁴⁶ *Correspondance*, I, p. 428.

⁴⁷ *Correspondance*, I, p. 437.

et du 4.11.1857:

Donnez un peu d'air à votre poitrine. Votre âme respirera plus à l'aise⁴⁸;

ou du 29.8.1847:

je me tourne et me retourne avec fureur du côté du soleil et de l'air⁴⁹.

Et il reconnaît dès le 29.8.1847:

Il y a des gens dont la présence étouffe⁵⁰

tandis que le 21.5.1853 il exige:

Mais de l'air! de l'air!⁵¹

De fait, ces beuveries d'air, ces goulées d'air débouchent sur les extases panthéistes bien connues⁵². Flaubert écrit le 21.8.1853 à L. Colet:

je suis revenu ivre. – Tant j'avais humé d'odeurs et pris de grand air⁵³.

Et, quelques jours avant, le 9.8.1853, ne lui confiait-il pas:

je me rappelle encore la veste de toile et le bâton blanc que je portais, et quelle dilatation j'ai eue en aspirant de loin l'odeur salée de la mer⁵⁴.

⁴⁸ *Correspondance*, II, p. 773.

⁴⁹ *Correspondance*, I, p. 468.

⁵⁰ *Correspondance*, I, p. 468.

⁵¹ *Correspondance*, II, p. 330.

⁵² *Bruneau*, p. 301.

⁵³ *Correspondance*, II, p. 404.

⁵⁴ *Correspondance*, II, p. 338.

Flaubert réagit à l'élément aérien. Qu'on lise ces lignes comme expressions métaphoriquement exagérées ou, ce qui est plus nettement proche du personnage, comme de véritables descriptions de ce qu'il était à même, lui homme installé puissamment dans son corps, de ressentir, de vivre. Le bien-être est dilatation.

Le 29.1.1853, il confesse à L. Colet:

Dans huit jours, nous serons ensemble; cette idée me dilate la poitrine⁵⁵;

ou, dans tous les cas, le bonheur s'associe à la présence d'air, comme il le met en évidence dans une lettre du 7.12.1846 à L. Colet:

ton souvenir a pour moi une douceur charmante où ma pensée se berce, comme un corps fatigué se berce dans un hamac, balancé par une brise tiède⁵⁶.

Le malaise, au contraire, provoque des carences en air, comme on le lit dans une lettre à L. Colet du 29.8.1847:

Tant mieux pour toi que l'officiel soit enfin parti. Il y a des gens dont la présence étouffe⁵⁷;

ou du 1.6.1853:

Je déclare que cette théorie-là me suffoque⁵⁸.

Il avoue à L. Bouilhet dans une lettre du 16.6.1856:

j'ai besoin (physiquement parlant) d'événements heureux qui me dilatent la poitrine. Je vis cerclé comme une barrique⁵⁹.

⁵⁵ *Correspondance*, II, p. 243.

⁵⁶ *Correspondance*, I, p. 413.

⁵⁷ *Correspondance*, I, p. 468.

⁵⁸ *Correspondance*, II, p. 339.

⁵⁹ *Correspondance*, II, p. 616.

À propos de son voyage, il écrit à Mlle Leroyer de Chan-
tepie le 11.7.1858:

J'ai bien humé le vent, bien contemplé le ciel, les montagnes
et les flots. J'en avais besoin! j'étouffais depuis six ans que je suis
revenu d'Orient⁶⁰.

Il confessa et le terme est à prendre à la lettre à Ernest
Chevalier:

Comme j'aspire au moment où j'irai vous rejoindre⁶¹.

Et le comble de la perturbation se traduit par un empoi-
sonnement de l'air, par une sorte de solidification, par une
disparition de la fluidité, comme en témoigne cette lettre du
7.11.1847 à L. Colet, lettre qui se réfère aux opinions diver-
gentes des deux correspondants sur la valeur de la gloire:

Si tu savais quelle glace tu m'as versée là dans les entrailles et
quelle stupéfaction tu m'as causée!⁶²

C'est quasiment en termes d'autopunition que Flaubert
évoque les longs séjours qui le retiennent enfermé aux
prises avec l'écriture, en un déchirement de la personne,
à la fois éclatement et débordement de cette personnalité
marquée dans tous les cas par l'excès; lisons, par exemple,
ses protestations à A. Baudry le 10.2.1858:

J'ai franchement besoin de prendre l'air, ne serait-ce que dans
un but hygiénique, monsieur!⁶³

On ne saurait donc s'étonner si, dans le *DIR*, les référé-
rences à l'air sont connotées négativement, en la personne

⁶⁰ *Correspondance*, II, p. 822.

⁶¹ *Correspondance*, I, p. 32.

⁶² *Correspondance*, I, p. 481.

⁶³ *Correspondance*, II, p. 798.

du poitrinaire – DOS. *Une tape dans le dos rend poitrinaire* – c'est-à-dire précisément de celui dont les organes de respiration vitaux sont malades, détruits, où l'air est désormais présence douloureuse, malvenue ou mieux seulement absence, sans oublier:

AIR. Toujours se méfier des courants d'air.

Invariablement le fond de l'air est en contradiction avec la température: il est froid si elle est chaude et l'inverse.

À moins que l'air ne soit évoqué à travers toutes sortes de bruits gênants. Le manuscrit B atteste la présence de:

BÂILLEMENT. Dites: excusez-moi, ça ne vient pas de l'ennui, mais de l'estomac.

ÉTERNUER.

HOQUET.

SOUPIR.

Le manuscrit A ne proposera que:

ÉTERNUEMENT. Après qu'on a dit: <Dieu vous bénisse!>, engager une conversation sur l'origine historique de cet usage.

Phénomène qui correspond à un passage anormal de l'air, à un fonctionnement incorrect d'un corps et exprime une gêne physique, pouvant engendrer des gênes sociales (celle de qui est à l'origine du bruit et de qui l'entend)...

Si, au-delà des fonctions, nous cherchons à dégager le portrait physique que Flaubert, au fil des lettres qu'il écrit, nous donne de lui-même, nous constatons alors, que, mis à part des traits dispersés, nous devons, en fait, attendre son voyage en Orient pour qu'il établisse, pour sa mère, un profil global du nouveau Flaubert dans sa lettre du 9.2.1851, lettre à valeur de préparation psychologique:

Tu me reverras comme jadis, menton rasé. Le Péloponnèse m'a reculotté la peau. J'ai sur la figure, jusqu'au milieu du front, une plaque de réglisse comme les vieux matelots. Mes cheveux repoussent un peu; mais d'ici à deux ans j'aurai la calotte complète. – Je crois que je suis engraisé. Tu me trouveras sinon grandi, du moins *forcé*. Quand je me regarde dans la glace, il me semble que je devrais avoir du mal à me retourner⁶⁴.

L'écrivain nous livre une partie de ses points de repère dans l'appréhension de son propre corps: la barbe; la peau; les cheveux; l'embonpoint. De ce portrait ne semblent absents que les dents, autres obsessions de l'écrivain, et le sexe. Tout au long de sa correspondance, ces éléments seront évoqués de façon isolée: aucune image d'ensemble de son corps qui reste un corps morcelé, déchiré, déchiqueté; aucune évocation des membres, ni globale, ni détaillée. Il est donc peu surprenant de ne trouver dans le *DIR* qu'une entrée BRAS dont le contenu sera strictement métaphorique:

BRAS. Pour gouverner la France, il faut un bras de fer.

Et, indirectement, une évocation de la main dans JÉSUITES:

JÉSUITES. Ont la main dans toutes les révolutions.

Seulement un tronc marqué par l'embonpoint et un visage sur lequel se concentre l'attention et nous retrouvons une nouvelle fois un profil qui est respecté à la lettre par le *DIR*.

La correspondance tendra à rester dépourvue de toute présentation globale du corps, si ce n'est à travers deux notions; l'une se fond explicitement dans l'entrée du *DIR*:

CORPS. Si nous savions comment notre corps est fait, nous n'oserions pas faire un mouvement.

⁶⁴ *Correspondance*, I, p. 745.

et se rencontre dans deux lettres à L. Colet du 23.9.47:

Convenons que l'homme (ou la femme; l'un et l'autre vaut mieux) est une triste machine⁶⁵

et du 26.4.1853 dans laquelle il s'exclame:

Quelle singulière mécanique que l'homme⁶⁶.

Flaubert met toujours l'accent sur l'aspect moteur de ce corps, sur ses rouages fonctionnels.

L'autre consiste en la récurrence, tout au long de ses lettres, de la notion d'embonpoint, de graisse déposée; une obsession qui transparaît dans le *DIR* avec deux entrées essentiellement:

GRAS. Les personnes grasses n'ont pas besoin d'apprendre à nager et font le désespoir des bourreaux parce qu'elles offrent des difficultés d'exécution. Ex: La du Barry.

ou

EMBONPOINT. Signe de richesse et de fainéantise.

On rencontre très tôt ce critère qualificatif chez Flaubert, qui confirme à E. Chevalier le 30.11.1838:

Je suis toujours le même, plus bouffon que gai, plus enflé que grand⁶⁷.

Déclaration que l'on peut, semble-t-il, lire, même dans une acceptation première des termes, et qui trouve son point de complémentarité dans les descriptions qu'il fera de lui-même au cours de son voyage en Orient dans une lettre du 7.7.1841 toujours à E. Chevalier:

⁶⁵ *Correspondance*, I, p. 473.

⁶⁶ *Correspondance*, II, p. 315.

⁶⁷ *Correspondance*, I, p. 33.

Quant à moi je deviens colossal, monumental, je suis bœuf, sphinx, butor, éléphant, baleine, tout ce qu'il y a de plus énorme, de plus empâté et de plus lourd au moral comme au physique⁶⁸.

Reprise en écho dans la lettre du 10.2.1851 à L. Bouilhet:

Je grossis, je deviens bedaine et commun à faire vomir⁶⁹

qui autorise en quelque sorte cette première lecture.

Il ne reviendra guère sur son aspect d'homme fort de façon explicite; cependant, nous retrouvons cette caractéristique non seulement comme donnée objective de Flaubert mais aussi comme une des coordonnées qui étaient les siennes pour parler de lui, de l'intérieur, pour se qualifier. Les différentes métaphores animales que nous l'avions vu utiliser vont aller se raréfiant et se concentrer sur deux figures prépondérantes, toutes deux ayant comme donnée de premier impact, l'importance, l'ampleur de leur corps: l'ours, «ours blanc»⁷⁰ ou «ours des Cavernes»⁷¹ et le bœuf⁷².

Il renchérit même; dans sa lettre à Caroline du 17.8.1876, il se qualifiera de «gros bœuf»⁷³. L'autre métaphore qui lui échappe est celle du «rhinocéros»⁷⁴, déjà présente dans une lettre à son oncle Parain du 15.1.1852⁷⁵ ou de l'hippopotame⁷⁶.

⁶⁸ *Correspondance*, I, p. 83.

⁶⁹ *Correspondance*, I, p. 750.

⁷⁰ Lettre à M. Du Camp de début juillet 1852, in *Correspondance*, II, 122, dans laquelle il signe avec les deux qualificatifs. Toute la correspondance atteste l'affection de Flaubert pour ce surnom.

⁷¹ Lettre à sa nièce Caroline du 5.1.1880, in *Correspondance*, V, 780 et à la même, le 27.1.1880, in *Correspondance*, V, p. 798; lettre à la princesse Mathilde du 28.12.1879, in *Correspondance*, V, 774.

⁷² Lettre à sa nièce Caroline du 6.10.1866, in *Correspondance*, III, p. 541. Autre qualificatif fréquent pour souligner ses capacités de travail.

⁷³ *Correspondance*, V, p. 99 et aussi p. 266 (lettre du 27.7.1877 à L. Braine: «je travaille comme un bœuf»).

⁷⁴ *Correspondance*, V, p. 650.

⁷⁵ *Correspondance*, II, p. 29.

⁷⁶ Lettre du 26.10.1862 à sa nièce Caroline, in *Correspondance*, III, p. 256.

Très tôt donc, Flaubert semble en quelque sorte ingérer le monde, – pensons à ses banquets –, sans plus le rejeter, une accumulation-rétention que l'on peut lire, d'une part comme une enflure, un non-accouchement; on sait, en effet, quelle métaphore de la grossesse il emploiera pour les périodes de gestation de ses livres, tout comme il se qualifiera de «purgé»⁷⁷ quand il aura réussi à se libérer d'une page, d'un chapitre; d'autre part, on ne peut manquer de lire cette barrière de chair comme une concrétisation, comme une matérialisation de cette nécessité d'une cloison, d'un isolement, d'un obstacle à maintenir, à entretenir entre le monde et lui; dans cette optique, on ne trouve plus aucune difficulté d'interprétation, de lecture de l'entrée GRAS du *DIR*, si ce n'est qu'une nouvelle fois est exprimée la violence que Flaubert ressentait dans l'impact avec le monde, avec toujours la confirmation de l'optique déjà signalée à travers, par exemple, une entrée comme «APPÉTIT. *Ce qui le donne*»⁷⁸. L'intervention appartient toujours à l'extérieur, vient toujours de là... L'homme agressé ne sait faire autre chose que se protéger, en une accumulation de barrières physiques... Cette composante est tellement marquée progressivement dans la vie de l'écriture qu'il s'évoquera dans une lettre à G. Sand du 7.1.1869 comme «un ours empaillé»⁷⁹.

Considérons maintenant les caractéristiques du visage: l'élément qui attire, par excellence, la haine de Flaubert est la barbe. Celle-ci est, d'ailleurs, présente dans le *DIR* avec une entrée de même nom:

BARBE. Signe de force.
Trop de barbe fait tomber les cheveux.
Utile pour protéger les cravates.

⁷⁷ Lettre du 7.7.1853, in *Correspondance*, II, p. 376.

⁷⁸ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

⁷⁹ *Correspondance*, III, p. 9.

Il est, à ce sujet, une déclaration catégorique dans une lettre à L. Colet du 1.6.1853:

Il y a de ces choses qui me font juger les hommes à première vue: 1° l'admiration de Béranger; 2° la haine des parfums; 3° l'amour des grosses étoffes; 4° la barbe portée en collier; 5° l'antipathie du bordel⁸⁰.

De fait, lors de son voyage en Orient le premier geste de Flaubert qui accompagne et marque son retour à la "civilisation" consistera pour lui, à son arrivée en terre italienne, à se couper la barbe. Et régulièrement, il tempêtera contre les porteurs de barbe.

Il écrit dans une lettre à Caroline du 9.6.1869:

Mais il laisse pousser sa barbe, ce que je trouve énorme⁸¹

et dans une autre lettre à la même du 1.9.1872:

Mon serviteur juge à propos de se laisser pousser la barbe, ce qui le rend hideux⁸².

L'élément intéressant qui transparait dans l'entrée du *DIR* est précisément le lien qui y fait entre la barbe et les cheveux. Lisons cette déclaration de Flaubert dans une lettre du 10.2.1851 adressée à L. Bouilhet:

Mais quelque chose s'en va aussi [il vient de parler de la guérison de ses chancres], et plus vite, ce sont mes cheveux. Tu me reverras avec la calotte. [...] J'en suis attristé (sic). Maxime se fout de moi. Il peut avoir raison. C'est un sentiment féminin, indigne d'un homme et d'un républicain, je le sais; mais j'éprouve par là le premier symptôme d'une décadence qui m'humilie et que je sens

⁸⁰ *Correspondance*, II, p. 339-340.

⁸¹ *Correspondance*, IV, p. 51.

⁸² *Correspondance*, IV, p. 567.

bien. Je grossis, [...]. Je vais rentrer dans la classe de ceux avec qui la putain est embêtée de piner⁸³.

Flaubert semble ne jamais avoir vraiment accepté la disparition de cette chevelure qui fut longtemps l'objet de sa fierté. C'est un véritable leitmotiv qui parcourt sa correspondance, essentiellement au moment où la chute sera majeure: lors du voyage en Orient, deux lettres destinées successivement à sa mère (15.12.1850⁸⁴ et 19.12.1850⁸⁴) puis, à quelques jours seulement de différence, à son ami L. Bouilhet (9.2.1851⁸⁶ et 10.2.1851⁸⁷) l'attestent et, à peu de temps d'écart, Flaubert sent la nécessité de préciser, de revenir sur ce même trait, prouvant ainsi l'importance que cet élément pouvait avoir pour lui. L'année 1852 constitue une autre concentration intéressante; le 1.2, il demande à L. Colet:

Êtes-vous comme toutes les vieilles affections qui me quittent une à une comme mes cheveux?⁸⁸

puis le 3.4, à H. Collier:

Les cheveux s'en vont comme les affections⁸⁹

et le 18.4, s'adressant toujours à la même destinataire, Flaubert répète:

Il n'y a en moi que deux choses qui s'en vont: les cheveux et la gaîté. – Tout le reste ne bouge⁹⁰.

⁸³ *Correspondance*, I, p. 750.

⁸⁴ *Correspondance*, I, p. 719.

⁸⁵ *Correspondance*, I, p. 732.

⁸⁶ *Correspondance*, I, p. 745.

⁸⁷ *Correspondance*, I, p. 750.

⁸⁸ *Correspondance*, II, p. 39.

⁸⁹ *Correspondance*, II, p. 64.

⁹⁰ *Correspondance*, II, p. 74.

Une série d'évocations de cette alopecie progressive ponctuée ses lettres, et quelques années (24.9.72) avant sa mort, l'écrivain proteste encore en ces termes dans un courrier à la baronne Lepic:

Car les soins, l'étude, m'ont ravi cette couronne de la jeunesse, cette forêt qu'épile sur nos fronts la main du Temps destructeur⁹³.

Et dans une lettre à E. Chevalier du 17.1.52⁹², Flaubert utilise pour désigner les cheveux, la métaphore de la couronne...

On semble bien retrouver comme un écho du *DIR*:

CALVITIE. Toujours précoce, et causée par des excès de jeunesse, ou la conception de grandes pensées.

Communément en fait, Flaubert associe la chevelure à la jeunesse et à la beauté avec toutes les promesses implicites que ces deux notions contiennent; aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir le *DIR* enregistrer de façon plurielle le thème cheveux:

BLONDES. Plus chaudes que les brunes. (voy. BRUNES).

BRUNES. Plus chaudes que les blondes. (voy. BLONDES).

ROUSSES. (voy. BLONDES, BRUNES, BLANCHES et NÉGRESSES).

sur une qualification hautement sexualisée, fonctionnant dans ce cas spécifique, peut-être comme revanche, comme objet d'amour, revers-vers de l'objet de haine. De fait, la composante sexuelle apparaissait déjà dans l'affirmation datant du 10.2.1851⁹³.

⁹¹ *Correspondance*, IV, p. 577.

⁹² *Correspondance*, II, p. 34.

⁹³ *Correspondance*, I, p. 750.

Autant la barbe correspond à la masculinisation ostentée du personnage, autant la chevelure semble vécue par lui comme élément doucement féminin, naturellement sensuel.

Un autre détail physique, dont la disparition souvent douloureuse par ailleurs, affectera considérablement Flaubert est la dentition. Très tôt, elle sera l'objet des inquiétudes de l'écrivain, d'abord par les douleurs qu'elle engendrera. Le 26.11.1842, il raconte dans une lettre à sa sœur Caroline:

J'ai passé deux nuits à marcher de long dans ma chambre, me tenant les mâchoires, jurant, pestant et pleurant presque⁹⁴.

Suivront, sur le même argument, les lettres du 1.4.1843, à sa sœur⁹⁵, du 9.7.1843 à la même⁹⁶, puis, à compter de 1853, Flaubert déplorera carrément la disparition de ses dents, notamment le 31.3.1853 à L. Colet⁹⁷. Mais sa correspondance restera dominée par la symbiose dent-douleur, comme le prouve la lettre à L. Colet du 30.4.1853⁹⁸. Il lui écrit le 19.2.1854:

Il n'y a pas de désillusion qui fasse souffrir comme une dent gâtée⁹⁹.

Et, ponctuellement, le *DIR* enregistre:

DENT. [Les dents] sont gâtées par: le cidre, le tabac, les dragées, la glace, dormir la bouche ouverte et boire de suite après le potage.

⁹⁴ *Correspondance*, I, p. 132-133.

⁹⁵ *Correspondance*, I, p. 143

⁹⁶ *Correspondance*, I, p. 180.

⁹⁷ *Correspondance*, II, p. 289.

⁹⁸ *Correspondance*, II, p. 321.

⁹⁹ *Correspondance*, II, p. 523.

– œillère: dangereux de l'arracher parce qu'elle correspond à l'œil.

L'arrachement d'une dent ne fait pas jouir.

D'ailleurs, DOULEUR est une des rares entrées qui, présente dans le manuscrit B, se trouve enregistrée comme telle dans le manuscrit A, et qui plus est, redoublée:

DOULEUR. A toujours un résultat favorable.
La véritable est toujours contenue.

Tout y est! Expulsion de vieilles rancunes, libération de rage mal contenue... En effet, il semble, d'après les dires de Flaubert, qu'il soit resté édenté:

j'ai mal aux dents ou plutôt à la seule dent d'en haut qui me reste¹⁰⁰.

Dans la description de Flaubert par lui-même qui nous a servi de point de départ, apparaît un autre élément: la peau; citée dans la lettre d'Orient comme témoin de la permanence des amis au soleil, cette enveloppe humaine constituera, pour nous, un témoignage constant sur la vie de Flaubert.

Une place vraiment exceptionnelle lui est réservée dans le *DIR*; un réseau essentiel se constitue à partir de cette donnée, avec la présence d'une vraie dermatose acnéique débouchant en maladies périphériques, essentiellement localisées, elles aussi, en surface; or, une trame de même identité et ampleur traverse la correspondance. Sans doute la double présence, répétitive au demeurant, de clous et de boutons dans le *DIR* s'explique-t-elle par la marque indélébile que ces manifestations physiques ont effectivement laissée chez l'écrivain:

¹⁰⁰ Lettre du 22.2.1879 à Caroline, in *Correspondance*, V, p. 555.

BOUTONS. Au visage ou ailleurs. Signe de santé et de force du sang. Ne point les faire passer.

CLOUS. Signe de santé (voy. BOUTONS).

Soulignons que le manuscrit B retient aussi DARTRE.

Trace que l'on suit à partir de cette première évocation dans une lettre à A. Le Poittevin de juillet 1845:

Je suis un bougre curieusement avarié, j'ai de la bouilli au cul, à la jambe, et à la tête: ma peau ne sera plus bientôt qu'un vaste clou rouge et suppurant¹⁰¹

en passant par mai 1846, à M. Du Camp:

mes clous se calment un peu, j'ai la jambe plus propre¹⁰²

et, au fil de toute la correspondance plus spécifiquement destinée à L. Colet, le 15.8.1846¹⁰³ ou le 17.8.1846¹⁰⁴ ou encore le 8.12.1846:

Quelle chose étrange que ces clous que je te donne! J'en ai maintenant un qui me défigure la joue droite. Mais je m'en moque bien puisque tu n'es pas là pour voir si je suis laid¹⁰⁵.

Citons seulement les lettres du 13.12.1846¹⁰⁶, de fin décembre 1847¹⁰⁷ et enfin du 2.5.1852:

Les clous sont à la mode. Ma belle-sœur en est capitonnée, et elle ne fait rien pour se les faire passer. Exemple que je t'engage à

¹⁰¹ *Correspondance*, I, p. 247.

¹⁰² *Correspondance*, I, p. 266.

¹⁰³ *Correspondance*, I, p. 303.

¹⁰⁴ *Correspondance*, I, p. 304.

¹⁰⁵ *Correspondance*, I, p. 415.

¹⁰⁶ *Correspondance*, I, p. 418.

¹⁰⁷ *Correspondance*, I, p. 491.

suivre, au lieu de donner ton argent en pure perte au pharmacien et au médecin¹⁰⁸.

La lecture complète des déclarations de Flaubert à ce sujet dans la correspondance doit nous faire signaler toutefois l'ambiguïté de l'auteur au sujet du traitement à suivre ou non, écho de l'ambiguïté du *DIR* vu qu'il écrivait également, à la même personne, le 17.8.1846:

J'ai la tête toute enveloppée de linges et de bouillie à cause de mes affreux clous qui me tiennent tout le corps. [...] Mais je me traite avec un acharnement qu'on n'a jamais vu¹⁰⁹.

Et il est de fait que ces clous, cette dermatose localisée en quelque sorte, va devenir une véritable affection touchant tout le corps dans les années 1870. N'écrit-il pas par deux fois à Caroline, d'abord le 9 février 1879:

J'irais très bien si je n'avais des démangeaisons par tout le corps. C'est une petite affection nerveuse, dit Fortin. Ça m'empêche de dormir!¹¹⁰

puis le 22, plus précisément:

Souvent d'ailleurs il me semble que je ne pourrai plus écrire. On a tant frappé sur ma pauvre cervelle que le grand ressort est cassé. Je me sens fourbu, je ne demande qu'à dormir, et je ne peux pas dormir, parce que j'ai sur la peau des démangeaisons *abominables* (sans qu'on y voie de plaques ni de rougeurs). Fortin prétend que c'est une affection nerveuse des papilles de la peau¹¹¹.

Là où s'était constitué un nœud ganglionnaire douloureux d'expulsion des déchets psychologiques, se concentre

¹⁰⁸ *Correspondance*, I, p. 83.

¹⁰⁹ *Correspondance*, I, p. 304.

¹¹⁰ *Correspondance*, V, p. 525.

¹¹¹ *Correspondance*, V, p. 555.

progressivement une pathologie qu'illustre la réalité de la biographie flaubertienne. Et ceci, sans tenir compte du rêve raconté par Flaubert dans une lettre à L. Bouilhet du 8.12.1853:

j'avais des boutons par tout le corps. Ils ont pressé, poussé en long et ils sont devenus des serpents, verts. Mais ils ne me faisaient pas de mal. Puis, en les regardant de très près, ils se sont changés en cactus, et la crête des serpents était en même temps une fleur rouge. Tout cela se balançait sur mon corps, comme des varechs sur un rocher¹¹².

Ces réseaux de fonctionnement et de dysfonctionnement du corps vont revêtir une telle importance qu'ils finissent par constituer, par le biais de la métaphore essentiellement, une écriture de soi après avoir été un langage de soi. C'est à l'intérieur de ce langage métaphorique né des pathologies du corps que Flaubert va dire son rapport aux points cardinaux de son existence.

Il va exprimer, par exemple, son appétit des choses et des êtres:

le 21.12.42, il écrit à Caroline:

J'ai faim de vous les [ses bonnes joues] embrasser¹¹³;

le 3.10.1848, il confie à E. Chevalier:

Je me grise de bouquins et de style comme on s'emplit de viande et de vin¹¹⁴;

le 17.9.1849, il raconte à sa mère:

Je me foutais une ventrée de couleurs, comme un âne s'emplit d'avoine¹¹⁵;

¹¹² *Correspondance*, II, p. 474-475.

¹¹³ *Correspondance*, I, p. 140.

¹¹⁴ *Correspondance*, I, p. 503.

¹¹⁵ *Correspondance*, I, p. 527.

le 19.12.1850, il révèle à L. Bouilhet:

J'éprouve depuis six semaines des appétits féroces de voyage¹¹⁶;

le 24.8.1856, il avoue tout bonnement à ce même Bouilhet:

C'est une chose étrange comme *le spectacle de la nature* (loin d'élever mon âme vers le Créateur) excite mon estomac¹¹⁷.

Avec un parfait mouvement de symétrie, il y aura le rejet, l'expulsion, le vomissement.
Le 23.9.1847, il précise à L. Colet:

La vie après tout n'est-elle pas une indigestion continuelle?¹¹⁸;

le 26.4.1853 à la même:

Oui, cela soulagerait de dégueuler tout l'immense mépris qui vous emplît le cœur jusqu'à la gorge¹¹⁹;

le 5.10.1855, il sollicite L. Bouilhet:

Si tu ne travailles pas, dégueule-moi sur le papier tout ce qui t'étouffe¹²⁰;

en octobre 1858, il confesse à E. Feydeau:

Si je ne t'écris point c'est au contraire par amitié pour toi et pour ne pas te salir avec le dégobillage de mon embêtement¹²¹;

et au même, le 29.6.1871:

¹¹⁶ *Correspondance*, I, p. 725.

¹¹⁷ *Correspondance*, II, p. 626.

¹¹⁸ *Correspondance*, I, p. 473.

¹¹⁹ *Correspondance*, II, p. 317.

¹²⁰ *Correspondance*, II, p. 602.

¹²¹ *Correspondance*, II, p. 836.

Je voudrais noyer l'humanité sous mon vomissement¹²².

En fait, tout ce qui s'agite dans ce corps semble animer Flaubert d'une véritable hantise de ce que ce même être peut porter aussi comme pourriture, défiguration. Cette notion est particulièrement explicitée dans une lettre du 31.3.1853 à L. Colet:

Comme le néant nous envahit! À peine nés, la pourriture commence sur nous, de sorte que toute la vie n'est qu'un long combat qu'elle nous livre, et toujours de plus en plus triomphant de sa part jusqu'à la conclusion, la mort¹²³.

Ne lui avait-il pas déjà confié, le 20.3.1847, cette même angoisse:

Elle [mon âme] a passé par le feu. Quelle merveille qu'elle ne se réchauffe pas au soleil! Considère cela chez moi comme une infirmité, comme une maladie honteuse de l'intérieur, que j'ai gagnée pour avoir fréquenté des choses malsaines¹²⁴.

De fait, cette maladie interne qu'il sent va servir de filtre. La dermatose devient non plus une maladie mais une manière d'être. À E. Chevalier, il fait ces quelques recommandations le 15.4.1839:

il faut se gratter le cœur de temps en temps avec un peu de bouffonnerie pour que toute la gale en tombe¹²⁵.

Il ne cessera de répéter à L. Colet le 13.8.1846:

Je t'en avais avertie, ma misère est contagieuse. J'ai la gale! Malheur à qui me touche!¹²⁶;

¹²² *Correspondance*, IV, p. 341.

¹²³ *Correspondance*, II, p. 289.

¹²⁴ *Correspondance*, I, p. 448.

¹²⁵ *Correspondance*, I, p. 42.

¹²⁶ *Correspondance*, I, p. 298.

le 21.10.1846:

Il fallait fuir cet homme qui s'est déclaré vieux d'abord et qui avant de demander à être aimé a montré sa lèpre¹²⁷;

le 2.12.1846:

Je suis né ennuyé, c'est là la lèpre qui me ronge¹²⁸;

le 21.1.1847:

Que tu ne m'aies jamais compris, comme tu le dis, c'est possible. Je le crois un peu. Il est probable, s'il en eût été autrement, que tu te serais écartée du lépreux¹²⁹;

le 31.12.1851:

J'aime à user les choses [...] C'est pour cela que lorsqu'il m'arrive de m'embêter, je m'enfonce encore plus dans l'embêtement. Quand quelque chose me démange, je me gratte jusqu'au sang et je suce mes ongles rouges¹³⁰.

Est-il besoin de rappeler ce qu'il disait, le 16.12.1852, à L. Colet au sujet de la préface du *DIR*, lorsqu'il évoquait ses «prurits atroces d'engueuler les humains»¹³¹?

Plus tard, dans une lettre du 23.1.1867, il évoquera pour G. Sand, un «prurit de locomotion»¹³² comme il confessera aux Goncourt ce «prurit de [s]e battre» qui l'anime, et il avouera en novembre 1859 à A. Bosquet:

Ma liaison avec Mme C[olet] ne [m'a] laissé aucune «blessure»

¹²⁷ *Correspondance*, I, p. 394.

¹²⁸ *Correspondance*, I, p. 410.

¹²⁹ *Correspondance*, I, p. 430.

¹³⁰ *Correspondance*, II, p. 24.

¹³¹ *Correspondance*, II, p. 208.

¹³² *Correspondance*, III, p. 597.

dans l'acception sentimentale et profonde du mot. C'est plutôt le souvenir (et encore maintenant la sensation) d'une irritation très longue¹³³.

Sa dermatose s'est amplifiée; de prurit, elle est devenue maladie: évoquant la lèpre essentiellement, la gale aussi quelquefois. Elle s'est aussi systématisée; dans tous les cas, s'installe une extension de la métaphore liée aux maladies de la peau, aux maladies du rapport avec l'extérieur. N'ira-t-il pas jusqu'à écrire à L. Colet le 20.3.1847:

Ma société est contagieuse et mauvaise¹³⁴.

En fait, il est difficile de ne pas se rappeler que Félicité mourra d'une pneumonie et que Julien acceptera de prendre tout contre lui un lépreux.

Ce lent suintement à l'extérieur par ces pores acnéiques n'est pas sans évoquer plusieurs maladies citées par le *DIR*: CHOLÉRA, FIÈVRE, ORCHITE¹³⁵, SYPHILIS¹³⁶, et, même TRANSPARATION DES PIEDS¹³⁷. N'a-t-il pas aussi été intériorisé en une humeur coulante, autre écriture de soi; de fait, on lit cette confidence adressée le 13.3.1850 à L. Bouilhet:

Dans l'absorption de tout ce qui précède [le récit de son voyage en Orient], mon pauvre vieux, tu n'as pas cessé d'être présent. C'était comme un vésicatoire permanent qui démangeait mon esprit et en faisait couler le jus en l'irritant davantage¹³⁸;

le 16.1.1852 à L. Colet:

¹³³ *Correspondance*, III, p. 60.

¹³⁴ *Correspondance*, I, p. 448.

¹³⁵ Entrée absente du manuscrit A.

¹³⁶ Entrée absente du manuscrit A.

¹³⁷ Entrée absente du manuscrit A.

¹³⁸ *Correspondance*, I, p. 607.

les affections qui suintent goutte à goutte de votre cœur finissent par y faire des stalactites¹³⁹;

et le 21.8.1853:

les écoulements du sentiment? On s'étonne des mystiques. Mais le secret est là; leur amour, à la manière des torrents, n'avait qu'un seul lit, étroit, profond, en pente, et c'est pour cela qu'il emportait tout¹⁴⁰;

ou encore le 14.12.1853:

Mais moi je la déteste, la Vie. Je suis un catholique. J'ai au cœur quelque chose du suintement vert des cathédrales normandes¹⁴¹.

En somme, nous nous trouvons comme en face d'un dégorgeant de ce liquide infect, malpropre qui est en lui, comme en une expulsion lente, difficile, et d'ailleurs, cette expulsion n'est même pas toujours réussie; parfois, elle se bloque, se paralyse, se cristallise, se granitise en une myriade de petits calculs douloureux, impossibles à expulser, qui empoisonnent la vie.

Il déclare en effet le 9.4.1851 à E. Chevalier:

Si l'écorce parfois t'a pu sembler plus râpeuse que par le passé, c'est que j'ai subi des petites scènes d'intérieur [je parle de l'âme] qui ont dû me cristalliser un peu les manières¹⁴²;

le 13.9.1852 à L. Colet:

Nous nous retrouverons dans un an, mûris et *granitisés*¹⁴³;

et le 13.1.1854:

¹³⁹ *Correspondance*, II, p. 32-33.

¹⁴⁰ *Correspondance*, II, p. 402.

¹⁴¹ *Correspondance*, II, p. 478.

¹⁴² *Correspondance*, I, p. 775.

¹⁴³ *Correspondance*, II, p. 157.

je suis cristallisé, immobile. Tu m'appelles granit, mes sentiments sont de granit¹⁴⁴;

et le 4.11.1857 à Mlle Leroyer de Chantepie:

Comme s'est passée votre jeunesse? La mienne a été fort belle *intérieurement* [...] J'avais le cœur large comme le monde et j'aspirais tous les vents du ciel. Et puis, peu à peu, je ne suis raccorni, usé, flétri, [...] je me trouve à trente-six ans si vide et parfois si fatigué!¹⁴⁵

et le 22.9.1870, il confirme à Caroline:

J'ai, maintenant, le cœur sec comme un caillou¹⁴⁶.

Et ce heurt physique, presque visible, contre les maintes bosses que le lecteur pouvait déceler si fréquemment dans le corps déchiqueté qui hantait le *DIR*, – BOSSUS¹⁴⁷, CALVITIE – semble avoir été intériorisé, galets douloureux, cancers voyageurs, symbole de la réification du flux vital du personnage.

Un peu comme si ces clous étaient passés à l'intérieur et, au début certes, s'étaient mis à suppurer, à suinter, à goûter, mais progressivement s'étaient fermés, clos sur eux-mêmes et sur leur pus et avaient adopté cette forme d'acné, des vieilles acnés dures et granuleuses et désormais indélébiles, ineffaçables, à jamais mappemonde des batailles et des défaites subies.

Ainsi ces centres physiques, déterminés en un premier temps commelieux où s'exerçaient de façon privilégiée, s'extériorisaient des pathologies qui se sont révélés des centres d'intérêt communs au *DIR* et à la correspondance, sont-ils devenus, avant tout, des centres constants, des réseaux fixes

¹⁴⁴ *Correspondance*, II, p. 507.

¹⁴⁵ *Correspondance*, II, p. 775.

¹⁴⁶ *Correspondance*, IV, p. 238.

¹⁴⁷ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

d'expression d'une personnalité, puis se sont transformés en pathologies qui, en fait, ont été intégrées au point de devenir, véritablement, les filtres-clés d'appréhension de la globalité des phénomènes subjectifs et objectifs, partie intrinsèque de l'expression du «moi». De cette manière se constitue un indissociable échange, si bien qu'on retrouve exactement les mêmes réseaux et qu'à la fin, il devient fort difficile de distinguer entre la pathologie physique comme première extériorisation de phénomènes d'un «Soi» perturbé et la pathologie secondaire qui utiliserait les premiers schémas pour exprimer une vision globale. Il n'y a plus de métaphore, mais un être totalement en syntonie avec ses corps-âme dont on ne sait plus s'il s'agit d'un langage du corps ou d'une corporalisation du langage, ou encore des deux à la fois en une fusion telle qu'elle pouvait seulement déboucher à un tout autre niveau, lui aussi "contaminé", celui de l'écriture; en effet, on va devoir constater que cette corporalisation de l'univers ou mieux cette corporalisation malade de tout l'univers se fait écriture, ultime phénomène d'exorcisme et de confirmation à la fois, qui nous fournit les grandes lignes de l'imaginaire flaubertien.

L'apport de l'extérieur, large, abondant, bénéfique, passe aussi par deux grands axes métaphoriques relevant des deux éléments primordiaux que sont l'air et l'eau. Considérons celui-là d'abord. Le 19.3.1854, il écrit à L. Colet:

Voilà deux cents ans que la littérature française n'a pas pris l'air. Elle a fermé sa fenêtre à la Nature. Aussi le vent des grands horizons oppresse-t-il d'étouffement les gens d'esprit (!)¹⁴⁸

et encore, le 7.4.1854:

¹⁴⁸ *Correspondance*, II, p. 538.

Je veux donner un peu d'air à la conscience humaine qui en manque¹⁴⁹;

ou, le 11.7.1858, à Mlle Leroyer de Chantepie:

Dans quelques années, l'humanité [...] va revenir à son état nomade. On voyagera [...] cela remettra du calme dans l'esprit et de l'air dans les poumons¹⁵⁰.

On rencontre aussi cette explication destinée à L. Colet, le 31.8.1846:

l'élément interne, que je concentre afin de le rendre plus dense et dans lequel je laisse pénétrer, à pleines effluves, les plus purs rayons de l'Esprit, par la fenêtre ouverte de l'intelligence¹⁵¹

et le 6.9.1846:

Savoures-tu cette pensée [la proximité de leurs retrouvailles] comme moi, la respire-tu avec joie comme une fleur écartée qui vous envoie son vague parfum avant qu'on n'en jouisse à pleines narines?¹⁵²

Il y a indéniablement une dilatation de son être qui n'a rien à voir avec la métaphore et qui confirme la physicité des processus intellectuels chez Flaubert et, qui plus est, la stricte nécessité de celle-ci.

Il confesse à E. Colet le 8-9.8.1846:

Celui qui les [pantoufles] a faites ne se doutait pas du frémissement de mes mains en les touchant, je les respire, elles sentent la verveine et une odeur de toi qui me gonfle l'âme¹⁵³

¹⁴⁹ *Correspondance*, II, p. 546.

¹⁵⁰ *Correspondance*, II, p. 821.

¹⁵¹ *Correspondance*, I, p. 322.

¹⁵² *Correspondance*, I, p. 331.

¹⁵³ *Correspondance*, I, p. 284.

puis le 12.9.1846:

nous nous verrons de temps à autre, quand nous le pourrons. Nous nous donnerons une bouffée d'air. Nous nous repaîtrons de nous-mêmes à nous en faire mourir¹⁵⁴

et enfin le 8.10.1846:

quand je suis saoul de travail [...] je me repose dans ton souvenir comme sur un bon lit. Je me livre à toi, je t'aspire. Ça me rafraîchit et ça m'égayé ainsi que ces bonnes brises nocturnes qui vous pénètrent l'âme de vie et de jeunesse. On ouvre sa fenêtre, on ouvre son cœur pour s'emplier de ce quelque chose d'innommé qui est si doux et si grand¹⁵⁵.

La métaphore de l'enveloppement liquide connaît une ampleur encore plus marquée; comme le mettent en évidence les différentes affirmations suivantes, toujours à L. Colet:

le 6 ou le 7.8.1846:

Adieu, je ferme ma lettre. C'est l'heure où, seul et pendant que tout dort, je tire le tiroir où sont mes trésors. [...] je relis tes lettres j'en respire l'odeur musquée. Si tu savais ce que je sens maintenant! [...]. dans la nuit mon cœur se dilate et une rosée d'amour le pénètre¹⁵⁶;

le 12.8.1846:

Quand j'aime, mon sentiment est une inondation qui s'épanche tout à l'entour¹⁵⁷;

le 26.8.1846:

¹⁵⁴ *Correspondance*, I, p. 336.

¹⁵⁵ *Correspondance*, I, p. 379.

¹⁵⁶ *Correspondance*, I, p. 280.

¹⁵⁷ *Correspondance*, I, p. 297.

Je buvais avec extase les longues effluves de ta prune fixe sur la mienne...¹⁵⁸;

le 8.9.1846:

Ton cœur est une source intarissable, tu m'y fais boire à flots. Il m'inonde. Il me pénètre. Je m'y noie¹⁵⁹;

le 21.5.1853:

Ton amour, à la fin, me pénètre comme une pluie tiède, et je me sens imbibé jusqu'au fond de tout mon cœur¹⁶⁰;

le 29.11.1853:

Tu es triste, et moi aussi. Depuis mardi matin jusqu'à jeudi soir, c'était à en crever. J'ai senti (comme ce jour dans la baie de Naples, où j'allais me noyer, et où ma peur, me faisant peur, cessa de suite) que mon sentiment me submergeait. J'avais une fureur sans cause. Mais j'ai lâché dessus des robinets d'eau glacée, et me revoilà debout¹⁶¹;

puis à G. Sand, le 27.11.1866:

Cela [les accès d'humeur noire] monte comme une marée, on se sent noyé, il faut fuir. Moi, je me couche sur le dos. Je ne fais rien, et le flot passe¹⁶².

Ainsi apparaît-il que cette métaphore liquide se distribue sur deux axes: l'un qui confine l'épanchement, le débordement, l'inondation pouvant entraîner soi et/ou les autres, selon l'émetteur, en une noyade bénéfique ou destructrice, l'autre, ponctuel, qui semble devoir être lu plus

¹⁵⁸ *Correspondance*, I, p. 316.

¹⁵⁹ *Correspondance*, I, p. 284.

¹⁶⁰ *Correspondance*, II, p. 331.

¹⁶¹ *Correspondance*, II, p. 469.

¹⁶² *Correspondance*, III, p. 556.

strictement dans les lettres du 6 ou du 7.8.1846¹⁶³ et du 21.5.1853¹⁶⁴, comme de véritables orgasmes, qui sont dits à travers un espace, un autre lieu du corps. Une métaphore sur une métaphore, en quelque sorte.

En effet, la similarité de la démarche ne saurait échapper; rappelons en quels termes Flaubert qualifie sa vie intérieure, le 20.3.1847, dans un courrier destiné à L. Colet:

elle [mon âme] a passé par le feu. Quelle merveille qu'elle ne se réchauffe pas au soleil! Considère cela chez moi comme une infirmité, comme une maladie honteuse de l'intérieur, que j'ai gagnée pour avoir fréquenté des choses malsaines¹⁶⁵.

Quoi d'étonnant alors si, parlant de sa production écrite, il l'évoque en ces termes, quelques années plus tard, le 8.8.1851, toujours pour L. Colet:

À quelque jour, si j'ai dans mon navire une cargaison non avariée et qui en vaille la peine¹⁶⁶.

Les pathologies précédemment relevées vont passer dans l'écriture, vont être le cours de l'écriture, sa raison d'être. Flaubert lui-même nous indique le chemin à parcourir tout le long du *DIR* avec les entrées CAUCHEMAR¹⁶⁷, DÉLIRE¹⁶⁸, GÉNIE:

GÉNIE (LE). Inutile de l'admirer. C'est une névrose.

et encore HYSTÉRIE:

HYSTÉRIE. La confondre avec la nymphomanie.

¹⁶³ *Correspondance*, I, p. 276 et 280.

¹⁶⁴ *Correspondance*, II, p. 331.

¹⁶⁵ *Correspondance*, I, p. 448.

¹⁶⁶ *Correspondance*, II, p. 4.

¹⁶⁷ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

¹⁶⁸ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

ou aussi MALADIE DE NERFS:

MALADIE DE NERFS. Toujours des grimaces.

NERVEUX. Se dit à chaque fois qu'on ne comprend rien à une maladie: cette explication satisfait l'auditeur.

Lisons cet aveu à L. Colet dans une lettre du 1.6.1853:

Qu'ai-je donc? Je sens bien en moi de grands tourbillons, mais je les comprime. Transpire-t-il quelque chose de tout ce qu'on ne dit pas? Suis-je un peu fou moi-même? Je le crois. Les affections nerveuses d'ailleurs sont contagieuses et il m'a fallu peut-être une constitution d'âme robuste, pour résister à la charge que mes nerfs battaient sur la peau d'âne de mon entendement.

Pour moi, j'ai un exutoire (comme on dit en médecine). Le papier est là, et je me soulage. Mais l'humidité de mes humeurs peut filtrer au-dehors et, à la longue, faire mal. Il faut qu'il y ait quelque chose de vrai là-dedans¹⁶⁹.

Dans une lettre du 7.4.1854, il lui confie son désir:

me mettre ensuite commodément et longuement à deux ou trois grandes œuvres que je porte depuis longtemps dans le ventre¹⁷⁰.

Le 20.3.1852, il la prend à témoin:

mon livre [...] Quand je pense à ce que ça peut être, j'en ai des éblouissements. Mais lorsque je songe ensuite que tant de beauté m'est confiée – à moi – j'ai des coliques d'épouvante à fuir me cacher n'importe où¹⁷¹.

Toujours à propos de ce même texte, il raconte, le 17.10.1853, comment il vit l'écriture:

¹⁶⁹ *Correspondance*, II, p. 341.

¹⁷⁰ *Correspondance*, II, p. 546.

¹⁷¹ *Correspondance*, II, p. 57.

Ce livre, au point où j'en suis, me torture tellement [...] que j'en suis parfois malade *physiquement*. Voilà trois semaines que j'ai souvent des douleurs à défaillir¹⁷²;

et, six jours plus tard, il avoue:

Franchement, je me suis roidi, et fouetté jusqu'au sang. Pour que mon héroïne soupire d'amour, j'ai presque pleuré de rage¹⁷³.

L'écriture est une opération qui implique et emploie toutes les facultés physiques de Flaubert et, de fait, on va retrouver l'écriture ancrée à son tour dans les réseaux des pathologies flaubertiennes.

Elle sera nourriture, comme il le confesse à L. Colet, le 17.2.1853:

j'aime les viandes les plus juteuses, les eaux les plus profondes, les styles où l'on en a plein la bouche, les pensées où l'on s'é gare¹⁷⁴;

et le 11.6.1853:

L'envie d'une forte nourriture se faisait sentir, après toutes ces finasseries de dialogues, style haché, etc.¹⁷⁵;

puis le 12.9.1853:

ce doux passe-temps de la littérature, cette crème fouettée¹⁷⁶;

et, le 3.8.1856, à L. Bouilhet:

Je t'envoie un *morceau* dans le genre léger que je te prie de humer délicatement¹⁷⁷.

¹⁷² *Correspondance*, II, p. 452.

¹⁷³ *Correspondance*, II, p. 455.

¹⁷⁴ *Correspondance*, II, p. 247.

¹⁷⁵ *Correspondance*, II, p. 351.

¹⁷⁶ *Correspondance*, II, p. 429.

¹⁷⁷ *Correspondance*, II, p. 623.

Mais aussi vomissement et rejet...

Il avoue, le 22.6.1853, à L. Bouilhet:

Je me suis suremmerdé ces trois jours-ci d'une façon truculente. Il m'était impossible tout l'après-midi de secouer une torpeur de mastodonte qui m'accablait. J'avais 75 kilogr[ammes] de merde, au cœur¹⁷⁸;

ainsi qu'à L. Colet, le 25.6.1853:

Je passerai la semaine encore à relire tout cela et à le recopier et, de demain en huit, je dégueulerais tout au sieur Bouilhet¹⁷⁹;

Puis, le 3.2.1854, à la même:

Je croyais arriver à bout de finir mon morceau. Je le laisse, car j'en vomis de fatigue¹⁸⁰.

Elle se fera dermatose-prurit-exutoire.

Il s'en explique à L. Colet, le 23.10.1851:

Je me tourmente, je me gratte. Mon roman a du mal à se mettre en train. J'ai des abcès de style et la phrase me démange sans aboutir¹⁸¹;

le 24.4.1852:

J'aime mon travail d'un amour frénétique et perversi, comme un ascète le cilice qui lui gratte le centre¹⁸²;

le 19.9.1852:

Je suis bien résigné à travailler toute ma vie comme un nègre sans l'espoir d'une récompense quelconque. C'est un ulcère que je gratte, voilà tout¹⁸³;

¹⁷⁸ *Correspondance*, II, p. 630.

¹⁷⁹ *Correspondance*, II, p. 361.

¹⁸⁰ *Correspondance*, II, p. 521.

¹⁸¹ *Correspondance*, II, p. 14.

¹⁸² *Correspondance*, II, p. 75.

¹⁸³ *Correspondance*, II, p. 160.

et le 27.12.1852:

Je suis dévoré de comparaisons, comme on l'est de poux, et je ne passe mon temps qu'à les écraser; mes phrases en grouillent¹⁸⁴.

Selon J. Bruneau, cette comparaison est inspirée à Flaubert par un texte de Plutarque concernant Sylla qu'il cite: «Cette vie dissolue fut cause de lui augmenter sa maladie [...] il avait un apostume dans le corps, lequel, par succession de temps, vint à corrompre sa chair, de sorte qu'il la tourna en poux, tellement que, combien qu'il y eût plusieurs personnes après à l'épouiller nuit et jour, ce n'était encore rien de ce que l'on ôtait au prix de ce qui revenait»¹⁸⁵.

Flaubert écrit, le 6.8.1857, à E. Feydeau:

Oui, la littérature m'embête au suprême degré! Mais ce n'est pas ma faute; elle est devenue chez moi une vérole constitutionnelle; il n'y a pas moyen de s'en débarrasser. Je suis abruti d'art et d'esthétique et il m'est impossible de vivre un jour sans gratter cette incurable plaie, qui me ronge¹⁸⁶;

et à L. Colet, le 21.9.1853:

Mon travail au contraire fait mon chagrin. La littérature est un vésicatoire qui me démange. Je me gratte par là jusqu'au sang¹⁸⁷;

ou encore, le 30.9.1853:

Ah! La littérature! Quelle démangeaison permanente! C'est

¹⁸⁴ *Correspondance*, II, p. 220.

¹⁸⁵ Plutarque, *Les Vies des hommes illustres*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», t. I, p. 1067. Sylla était atteint de phtiriasis. *Correspondance*, II, p. 1125.

¹⁸⁶ *Correspondance*, II, p. 752.

¹⁸⁷ *Correspondance*, II, p. 433.

comme un vésicatoire que j'ai au cœur. Il me fait mal sans cesse, et je me gratte avec délices¹⁸⁸

et ce, avant le figement.

Il confiera à L. Colet, le 15.4.1852:

Il faut que je sois dans une immobilité complète d'existence pour pouvoir écrire. Je pense mieux couché sur le dos et les yeux fermés. Le moindre bruit se répète en moi avec des échos prolongés, qui sont longtemps avant de mourir. Et plus je vais, plus cette infirmité se développe. Quelque chose de plus en plus s'épaissit en moi, qui a peine à couler¹⁸⁹.

Puis le 23.5.1852:

Je suis aussi découragé que toi pour le moment. Mon roman m'ennuie; je suis stérile comme un caillou¹⁹⁰;

le 29.1.1853:

Moi, je suis comme les vieux aqueducs. Il y a tant de détritux aux bords de ma pensée qu'elle circule lentement, et ne tombe que goutte à goutte du bout de ma plume¹⁹¹;

le 16.9.1853:

La perle est une maladie de l'huître et le style, peut-être, l'écoulement d'une douleur plus profonde¹⁹²;

et, à L. Bouilhet, le 30.9.1855:

Je sens contre la bêtise de mon époque des flots de haine qui m'étouffent. Il me monte de la merde à la bouche, comme dans les hernies étranglées. Mais je veux la garder, la figer, la durcir¹⁹³.

¹⁸⁸ *Correspondance*, II, p. 445.

¹⁸⁹ *Correspondance*, II, p. 71.

¹⁹⁰ *Correspondance*, II, p. 93.

¹⁹¹ *Correspondance*, II, p. 469.

¹⁹² *Correspondance*, II, p. 431.

¹⁹³ *Correspondance*, II, p. 600.

De fait, la symbiose ou mieux le rapport de gestation qui va du réel à la métaphore ou de la métaphore au réel est si intimement basculant qu'on ne saurait distinguer qui a engendré qui. En effet, la métaphore de la dermatose avec prurit est apparue, tout au moins selon le témoignage que fournit la correspondance, dans son acception métaphorique avant de se révéler une réalité pathologique de Flaubert, vu qu'on en trouve la première trace dans une lettre à E. Chevalier du 15.4.1839:

il faut se gratter le cœur de temps en temps avec un peu de bouffonnerie pour que toute la gale en tombe¹⁹⁴,

alors que la première évocation de dermatose date de juillet 1845 dans une lettre à A. Le Poittevin:

Je suis un bougre curieusement avarié, j'ai de la bouillie au cul, à la jambe et à la tête; ma peau ne sera bientôt plus qu'un vaste clou rouge et suppurant¹⁹⁵.

De façon renversée, cette métaphore de la littérature fonctionnant comme vésicatoire apparaît d'abord à propos du réel, dans une lettre du 13.3.1850, à L. Bouilhet:

Dans l'absorption de tout ce qui précède [sa chasse en solitaire lors de son voyage en Orient], mon pauvre vieux, tu n'as pas cessé d'être présent. C'était comme un vésicatoire permanent qui démangeait mon esprit et en faisait couler le jus en l'irritant davantage¹⁹⁶.

Cette métaphore passera sur l'évocation de la littérature à compter de 1853, dans la lettre à L. Colet du 21 septembre:

La littérature est un vésicatoire qui me démange¹⁹⁷.

¹⁹⁴ *Correspondance*, I, p. 42.

¹⁹⁵ *Correspondance*, I, p. 247.

¹⁹⁶ *Correspondance*, I, p. 607.

¹⁹⁷ *Correspondance*, II, p. 433.

Ainsi semblent donc se profiler des constantes métaphoriques si intégrées à la personnalité de Flaubert qu'elles sont devenues des façons de vivre et nous fournissent les lignes de force de son imaginaire. Ce dernier apparaît mû essentiellement par un balancement entrée-sortie, plein-vide, dilatation-compression qui reprend le mouvement systole-diastole qui fonde l'existence et qui juxtapose – tout au moins pour les besoins de notre démonstration – les contradictions qui ont en effet profondément dominé la vie de l'écrivain, et ce, à tant de niveaux.

On relèvera d'abord la dichotomie entre l'attachement de Flaubert pour son aspect physique et les interventions qu'il laissait se faire sur ce même aspect physique.

Citons l'écrivain:

je dis que je suis enlaidi. Eh bien, c'est très vrai. C'était il y a dix ans qu'il eût fallu me connaître. J'avais une distinction de figure que j'ai perdue, mon nez était moins gros et mon front n'avait pas de rides. Il y a encore des moments où quand je me regarde je me semble bien, mais il y en a beaucoup où je me fais l'effet d'un fameux bourgeois¹⁹⁸.

Bien des années plus tard, il écrira à Mme L. Braine, le 9.2.1872:

J'ai des glandes autour du cou, je suis ignoble. *Je ne veux pas qu'on me voie!*¹⁹⁹

ou le 22.2.1874, à Mme E. Roger des Genettes:

Je deviens extrêmement laid et je me dégoûte moi-même²⁰⁰.

On sait de quelles protestations s'accompagne la chute de ses cheveux, de ses dents, son grossissement... Progrès d'une décadence qu'il suivra, attentif, dans sa glace!

¹⁹⁸ Lettre du 4.10.1846 à Louise Colet, in *Correspondance*, I, p. 374-375.

¹⁹⁹ *Correspondance*, IV, p. 477.

²⁰⁰ *Correspondance*, IV, p. 770.

En effet, ce dédoublement est en quelque sorte concrétisé, réalisé avec le jeu du miroir; le 24.6.37, déjà, il fait part à E. Chevalier de cette expérience:

Maintenant que je n'écris plus, que je me suis fait historien [...] j'ai assez de sang-froid et de gravité pour me regarder dans une glace sans rire²⁰¹.

C'est le début d'une longue et permanente fréquentation de soi-même à partir de son propre reflet, pour se reconnaître ou se rejeter comme corps.

Après avoir fait son portrait de retour de son voyage en Orient, il signale à sa mère le 9.2.1851:

Quand je me regarde dans la glace, il me semble que je devrais avoir du mal à me retourner²⁰²,

ou à G. Sand, le 23.4.1873:

Je me déplais trop à moi-même quand je me regarde dans la glace²⁰³.

Pour se reconnaître comme écrivain, il donne la recette dans une lettre à L. Bouilhet du 4.9.1850:

Qu'est-ce que tu as? Comme je voudrais être là, pour t'embrasser sur le front et te foutre de grands coups de pieds dans le cul! [...] Gueule tout seul dans ta chambre. Regarde-toi dans la glace et relève ta chevelure²⁰⁴

ou à L. Colet, le 17.7.1853:

Si tu t'es levée quelquefois pendant que tu écrivais, dans les bons

²⁰¹ *Correspondance*, I, p. 24.

²⁰² *Correspondance*, I, p. 745.

²⁰³ *Correspondance*, IV, p. 657.

²⁰⁴ *Correspondance*, I, p. 678.

moments de verve, et que tu te sois alors regardée dans la glace, n'as-tu pas été tout à coup ébahie de ta beauté²⁰⁵

La glace, c'est le juge, le témoin, l'introuvable Moi. Il signale le 8.5.1852 à L. Colet:

L'ironie pourtant me semble dominer la vie. – D'où vient que, quand je pleurais, j'ai été souvent me regarder dans la glace pour me voir? – Cette disposition à planer sur soi-même, est peut-être la source de toute vertu. Elle vous enlève à la personnalité, loin de vous y retenir²⁰⁶.

et encore, toujours à la même:

Il n'y a de défaites que celles que l'on a tout seul, devant sa glace, dans sa conscience²⁰⁷.

Le miroir devient également, plastique et imaginaire mis ensemble, la capacité de faire vivre l'autre. Il demande à sa mère le 7-8.11.1849:

Embrasse Lilinne pour moi. Regarde-toi dans la glace et souris-toi de ma part²⁰⁸;

et à L. Colet, le 8.10.1846:

envoie-toi, dans la glace, deux bons baisers de ma part²⁰⁹.

Nous sommes, à travers ces phrases, très proches de la multiplicité des visages qu'autorise chez Flaubert sa capacité d'acteur. Relisons cette lettre à Caroline du 16.11.1842:

tu n'avais personne pour te lire, te faire des Lugarto, des Antony et

²⁰⁵ *Correspondance*, II, p. 384.

²⁰⁶ *Correspondance*, II, p. 84-85.

²⁰⁷ *Correspondance*, II, p. 313.

²⁰⁸ *Correspondance*, I, p. 525.

²⁰⁹ *Correspondance*, I, p. 381.

des journalistes de Nevers. Dans trois semaines, tu me verras revenir plus disposé que jamais à continuer tous mes rôles...²¹⁰,

ou à L. Colet, le 8.10.1846, à propos de sa nature de saltimbanque et de son imitation du journaliste de Nevers:

Il est certain que quand je rendais ce drôle j'étais dans sa peau. On ne pouvait rien voir de plus hideux que moi à ce moment-là!²¹¹,

ou encore à L. Bouilhet, le 15.1.1850:

Hier en lisant tes vers j'ai exagéré mon exagération pour me faire plaisir et m'illusionner comme si tu étais là!²¹²

Le paroxysme est sans doute atteint avec la création du Garçon ou lors du voyage en Orient avec M. Du Camp. Voici un passage d'une lettre du 24.6.1850 à sa mère:

Nous passons à peu près *tout* notre temps à faire les *sheiks*, c'est-à-dire les vieux; [...] Du sheik simple nous sommes arrivés au sheik double, c'est-à-dire au dialogue [...] Puis le sheik a vieilli et est devenu le vieux tremblotant, cousu d'infirmités, et parlant sans cesse de ses repas et de ses digestions [...] Je l'appelle père Étienne; moi, il m'appelle Quarafon...²¹³

Le 18.1.1851, toujours à sa mère, il réfère:

Je faisais la grisette et Maxime, simulant le tourlourou, me faisait la cour, c'était bien gentil²¹⁴.

Évoquer M. Du Camp, c'est inévitablement évoquer une autre structure de binôme imprimée dans la vie de Flaubert. En effet, l'amitié a toujours été pour Flaubert

²¹⁰ *Correspondance*, I, p. 128.

²¹¹ *Correspondance*, I, p. 380.

²¹² *Correspondance*, I, p. 574.

²¹³ *Correspondance*, I, p. 641.

²¹⁴ *Correspondance*, I, p. 738.

une structure de dédoublement; certes, ses différentes fréquentations ont supposé des rapports de force qui ont sans doute varié selon les rencontres et selon les moments; cependant, d'emblée, Flaubert a voulu voir en son ami, un autre lui-même, au maximum souhaite-t-il une trinité, mais ce sera comme dans la religion. En effet, on lit dans une lettre ce terme même; et ce, le 30.11.1838 à E. Chevalier:

Que ne suis-je avec vous mes chers amis! quelle belle trinité nous ferions! Comme j'aspire au moment où j'irai vous rejoindre! Nous passerons de bons moments ainsi tous trois à philosopher et à Pantagruéliser²¹⁵

et le 20.10.1839:

Nous ferons un trio intéressant [...] si je ne me trompe, j'aurai à peu près trois jours pleins à te donner²¹⁶.

L'union de deux amis est telle que Flaubert peut raconter, le 15.4.1845, à A. Le Poittevin:

au confluent des 2 fleuves, sur le pont, j'ai regardé l'eau couler en pensant à toi, sans savoir que tu le désirais, comme tu me le demandais par la lettre que j'ai reçue ce matin²¹⁷

et, en juillet 1845, il lui déclare:

Si tu venais à me manquer, que me resterait-il? Qu'aurais-je dans ma vie intérieure, c'est-à-dire dans la vraie?²¹⁸

À L. Bouilhet, il fait part de ses interrogations le 15.1.1850:

²¹⁵ *Correspondance*, I, p. 32.

²¹⁶ *Correspondance*, I, p. 53.

²¹⁷ *Correspondance*, I, p. 223.

²¹⁸ *Correspondance*, I, p. 248.

Quand nous nous reverrons, il aura passé beaucoup de jours, je veux dire, beaucoup de choses. Serons-nous toujours les mêmes, n'y aura-t-il rien de changé dans la communion de nos êtres?²¹⁹

Comment autrement lire les fameuses «fiançailles intellectuelles» scellées avec M. Du Camp, compagnon de voyage, en Bretagne, puis en Orient, qui plus est, l'autre main dans l'écriture du voyage en Bretagne; et chacun de ses amis aura une place de choix dans les réalisations ultérieures de Flaubert. Il semble bien qu'à chaque étape de sa vie, il y ait eu une ombre masculine, un autre moi pour l'accompagner dans son cheminement. Il est clair que pour être parfaitement complet, on ne saurait oublier de rappeler – mais en est-il vraiment besoin? – l'éparpillement de Flaubert dans ses personnages qui, comme le miroir, comme ses amis, sont lui, sans l'être, exacerbant un reflet et s'en différenciant à la fois.

Opposition et/ou complémentarité en fait, tout est nécessaire chez Flaubert car, de lui-même, cet auteur confiera que sa plus grande familiarité dans l'évolution est liée à une progression par bonds; il écrit à L. Colet le 25.3.1854:

La *B[ovary]* marche, quitte à retomber bientôt, car je vais toujours par bonds et par sauts, d'un train inégal, et avec une continuité disloquée, à la manière un peu, des lièvres, étant un animal de tempérament songeur et de plume craintive²²⁰,

ou encore, toujours à la même, le 23.8.1846:

Tu n'aimes pas mon esprit, ses fusées te déplaisent, tu me voulais plus uni de ton, plus monotone de tendresse et de langage. Et c'est toi! toi! qui fais comme les autres, comme tout le monde, qui blâmes en moi la seule chose bonne, mes soubresauts et mes états naïfs. Oui, toi aussi tu veux tailler l'arbre, et de ses rameaux sau-

²¹⁹ *Correspondance*, I, p. 567.

²²⁰ *Correspondance*, II, p. 542.

vages mais touffus qui s'élancent en tous sens pour aspirer l'air et le soleil, faire un bel et doux espalier que l'on collerait contre [un] mur et qui alors, il est vrai, rapporterait d'excellents fruits qu'un enfant pourrait venir cueillir sans échelle²²¹

et, le 4.11.1857, à Mlle Leroyer de Chantepie:

J'avais des enthousiasmes que je ne retrouve plus [...] des bonds d'âme superbes, quelque chose d'impétueux dans toute la personne²²².

Bonds au niveau du vécu, donc comme au niveau même de l'écriture en contradiction apparente avec ses autres proclamations de linéarité, telle cette affirmation du 21.5.1853:

J'aime les passions longues et qui traversent patiemment et en droite ligne tous les courants de la vie, comme de bons nageurs, sans dévier [...] la continuité du repos et du mouvement est ce qui me va²²³;

écho de celle du 11.12.1852:

Je me sens calme et radieux. Voilà toute ma jeunesse passée sans une tache, ni une faiblesse. Depuis mon enfance jusqu'à l'heure présente ce n'est qu'une grande ligne droite [...] j'ai en moi un grand fleuve qui coule, quelque chose qui bouillonne sans cesse et qui ne tarit point²²⁴.

Et rappelons cette expression que Flaubert emploiera pour rendre sa pensée en ce sens dans une lettre à L. Colet du 13.4.1853:

²²¹ *Correspondance*, I, p. 309-310.

²²² *Correspondance*, II, p. 775.

²²³ *Correspondance*, II, p. 330-331.

²²⁴ Lettre à L. Colet, in *Correspondance*, II, p. 205-206.

la vesée – Ce qui fait la force d'œuvre, c'est la *vesée*, comme on dit vulgairement, c'est-à-dire une longue énergie qui court d'un bout à l'autre et ne faiblit pas²²⁵.

En fait, on ne saurait s'y tromper; tout comme ces bonds semblent rappeler ces boutons dispersés un peu partout et ce flux, ces humeurs que nous avons vu filtrer sans relâche, derrière tout cela, apparaît surtout le drame essentiel de Flaubert, c'est-à-dire cet effrayant détachement par rapport à la vie, qui le faisait, parfois, devenir un vrai caillou, un vrai poids immobile et immuable. On sait le nombre de fois qu'il se qualifiera d'ours; comme en janvier 1845, à E. Vasse de Saint-Ouen:

Je vis seul comme un ours²²⁶.

Le 13.5.1845, il propose à A. Le Poittevin de se terrer: enfermés comme des ours et grondant sous notre triple fourrure²²⁷.

Le 16.9.1845, il lui conseille:

Fais comme moi. *Romps avec l'extérieur*, vis comme un ours – un ours blanc²²⁸;

et le 2.6.1850, à L. Bouilhet:

quand je serai de retour, je reprendrai et pour longtemps, je l'espère, ma vieille vie tranquille sur ma table ronde, entre la vue de ma cheminée et celle de mon jardin. Je continuerai à vivre comme un ours²²⁹.

Il confiera la recette de son existence à E. Vasse de Saint-Ouen le 5.4.1846:

²²⁵ *Correspondance*, II, p. 303.

²²⁶ *Correspondance*, I, p. 214.

²²⁷ *Correspondance*, I, p. 230.

²²⁸ *Correspondance*, I, p. 252.

²²⁹ *Correspondance*, I, p. 628.

Reste comme tu es, ne te marie pas, n'aie pas d'enfants, aie le moins d'affection possible, offre le moins de prise à l'ennemi²³⁰.

Voici pour le social; pour le face-à-face avec soi-même, une lettre à M. Du Camp recueille ses confidences, le 21.10.1851:

Si tu savais tous les invisibles filets d'inactions qui entourent mon corps et tous les brouillards qui me flottent dans la cervelle! J'éprouve souvent une fatigue à périr d'ennui lorsqu'il faut faire n'importe quoi [...] J'ai la vie en haine [...] et tout ce qui me rappelle qu'il la faut subir. Je suis emmerdé de manger, de m'habiller, d'être debout, etc. J'ai traîné cela partout, en tout, à travers tout²³¹.

Le 31.3.1853, il confie à L. Colet:

J'ai des recoquillements si profonds que j'y disparaissais, et tout ce qui essaie de m'en faire sortir me fait souffrir²³²

et le 5.7.1854, à L. Bouilhet:

Encore un an, et nous serons piétés là-bas, ensemble, comme deux rhinocéros de bronze²³³.

Il avait même confessé à L. Colet, le 9.12.1853:

– Et il est si ennuyeux d'être malade. Car il faut se soigner. – Et c'est là qu'on sent le fardeau de l'existence vous peser sur les épaules²³⁴.

En somme jusqu'à ce corps pourtant objet d'attrait-répulsion qui finit par vouloir être oublié! On lit le même dégoût le 5.3.1853 dans une lettre à L. Colet:

²³⁰ *Correspondance*, I, p. 261.

²³¹ *Correspondance*, II, p. 10.

²³² *Correspondance*, II, p. 295-296.

²³³ *Correspondance*, II, p. 561.

²³⁴ *Correspondance*, II, p. 476.

qui n'a senti la fatigue de son corps! combien la chair lui pèse!²³⁵

Il lui avoue le 27.12.1852:

Il arrive un moment où *l'on a besoin de se faire souffrir*, de haïr sa chair, de lui jeter de la boue au visage, tant elle vous semble hideuse²³⁶.

Ce parcours ventre-refuge se fait repli à un stade prénatal, tout comme l'image de l'embonpoint protecteur-associé à la chambre-deuxième cocon puis à l'isolement de Croisset nous l'avait laissé entrevoir. Et il suffit, là aussi, de relever les métaphores qu'il utilisera, dispersées, pour qualifier son isolement. Il déclare à E. Chevalier le 13.8.1845:

Je vis comme un ours, une huître à l'écalle²³⁷.

Puis, à L. Colet, le 26.8.46:

la mienne [vie] est un lac, une mare stagnante que rien ne remue et où rien n'apparaît. [...] Je me suis creusé mon trou et j'y reste ayant soin qu'il y fasse toujours la même température²³⁸.

La même expression se retrouve dans une lettre à L. Bouilhet du 4.9.1850:

Attends un peu que je sois revenu [...] Je me fous dans mon trou et, que le monde croule, je n'en bougerai pas²³⁹,

à moins qu'il n'associe les deux idées, comme dans la lettre à E. Chevalier du 17.1.1852:

²³⁵ *Correspondance*, II, p. 257.

²³⁶ *Correspondance*, II, p. 218.

²³⁷ *Correspondance*, I, p. 249.

²³⁸ *Correspondance*, I, p. 312-313.

²³⁹ *Correspondance*, I, p. 677.

Me voilà revenu à Croisset, auprès de mon feu, et bûche moi-même. Je suis recourbé comme jadis sur mon travail acharné²⁴⁰.

Cette même sensation d'une totale absence de la vie, d'une véritable momification, est reprise dans cette description à L. Colet du 15.4.1852:

Ma vie est si plate qu'un grain de sable la trouble. – Il faut que je sois dans une immobilité complète d'existence pour pouvoir écrire. Je pense mieux couché sur le dos et les yeux fermés²⁴¹,

écho de la déclaration à E. Chevalier du 13.8.1845:

Je suis comme un bout de bois²⁴².

Et l'on sait combien il appréciait paradoxalement l'absence même des autres habitants de Croisset; le 17.8.1854, il décrit sa vie à L. Bouilhet:

Je viens de passer une bonne semaine, seul comme un ermite et tranquille comme un dieu. Je me suis livré à une littérature phrénétique²⁴³.

Le moindre pli de l'existence déclenche une souffrance qui agite le corps tout entier. Aussi s'explique-t-on mieux comment il associe ces oppositions-contradictions-dédouplements que l'on avait constatés et cette extrême régularité à laquelle il tient tant. En effet, on en arrive à découvrir, dans les confidences mêmes de l'auteur, que sa figure de prédilection est l'arabesque, figure en mesure d'unir la linéarité et la progression; Flaubert se confie, le 13.3.1854 à L. Colet:

²⁴⁰ *Correspondance*, II, p. 34.

²⁴¹ *Correspondance*, II, p. 71.

²⁴² *Correspondance*, I, p. 249.

²⁴³ *Correspondance*, II, p. 567.

Ma volonté seule suit une ligne droite, mais tout le reste de mon individu se perd en arabesques infinies. C'est un mal du diable pour redresser toutes ces courbes, amincir ce qui est trop gros et grossir ce qui est trop grêle²⁴⁴

comme précédemment, les 21-22.8.1846, toujours à la même:

Moi, je suis une arabesque en marqueterie, il y a des morceaux d'ivoire, d'or et de fer. Il y en a de carton peint. Il y en a de diamant. Il y en a de fer-blanc²⁴⁵.

Les arabesques semblent être, pour Flaubert, le seul moyen possible pour éviter de devenir un point de plus en plus arrondi, enfoncé dans le graniteux de la page. Cette dernière semble être la vraie bouée de survie le tirant, à peine, de sa fange essentielle qui l'entraîne à la surface de la vie et lui consent de laisser, de tirer hors de son cocon apparemment si grossier, si laid, ce merveilleux fil aux couleurs chamarrées qui, de temps en temps, donne au funambule le désir de tenter et de réussir un nouveau numéro. Et c'est précisément parce que l'écrivain va chercher au-delà de lui-même, les raisons d'être, de continuer, qu'il les trouvera, car, chez lui, la guerre est perdue depuis trop longtemps déjà.

Quel climat affectif se dégage des lettres de Flaubert?

La figure du père est en effet absente, ne figure qu'à travers la trace d'un courrier qui lui fut adressé, courrier allant d'un fils vers son père à travers la plus large officialisation du rapport en question. En fait, le père est seulement une/la figure qui fournit une référence sociale, pensons à l'utilisation que fera Flaubert de l'autorité paternelle au moment de l'affaire Bovary. En outre, ces personnalités masculines

²⁴⁴ *Correspondance*, II, p. 531-532.

²⁴⁵ *Correspondance*, I, p. 308.

qui l'entourent sont et se révèlent plutôt effacées, tant celle de son frère que celle de son beau-frère.

L'élément intéressant, toutefois, réside dans cette malédiction qu'il professe contre la figure du père. Il écrit le 21.1.1847 à L. Colet:

Maudit soit l'homme qui crée, maudit l'homme qui aime. – Que la vie de son fils soit son supplice et que l'ennui démesuré, que l'ennui colossal, gourmand et dévorant qui ronge l'enfant soit pour le père un remords qui lui aussi le fasse se repentir d'avoir vécu²⁴⁶.

Et cette dernière phrase n'est certes pas sans évoquer ce souhait de mort, cette envie de n'être jamais né qui semble animer le texte du *DIR*. Paradoxalement, la figure parentale qui interviendra dans ses rapports avec ses amis ne sera jamais que celle de la mère de Bouilhet, à laquelle il règlera d'ailleurs son compte une fois pour toutes dans *L'Éducation sentimentale* avec le personnage particulièrement inopportun de la mère de Deslauriers. N'oublions pas ce qu'il écrit à L. Bouilhet dans sa lettre du 30.5.1855:

Il vaut mieux qu'elle [ta mère] meure *que toi*. L'assassinat est un moindre crime que le suicide²⁴⁷.

Voici qui nous place d'emblée dans le rapport avec la mère. Celle de Flaubert eut une très forte importance, ne serait-ce parce qu'elle vécut longuement et qu'après son veuvage, la mort de sa fille, l'éloignement d'Achille et l'isolement de Gustave, elle partagea son toit, lui reproposant en outre l'image d'une nouvelle maternité avec les soins qu'elle devait donner à la petite Caroline. Or, on le voit bien dans le *DIR*, la question de la naissance était pour Flaubert un des points controversés de son existence:

²⁴⁶ *Correspondance*, I, p. 430-431.

²⁴⁷ *Correspondance*, II, p. 579.

PRÊTRES. Couchent avec leur bonne et en ont des enfants qu'ils appellent leurs neveux.

ENCEINTE. Fait bien dans un discours.

Comme Sartre l'a montré, il y a toujours eu en lui une sorte de refus de sa propre naissance, une espèce de volonté qui affleure régulièrement de retourner à l'informe, peut-être pour s'annihiler, peut-être pour renaître une autre fois ou se donner l'impression de se remettre, lui seul au monde, indépendamment de ses propres parents; en effet, voici ce qu'il en dit, le 21.1.1847, à L. Colet:

D'ailleurs je ne peux pas m'empêcher de garder une rancune éternelle à ceux qui m'ont mis au monde et qui m'y retiennent, ce qui est pire²⁴⁸.

Ajoutons l'entrée ENFANTS du *DIR*.

ENFANTS. Affecter pour eux une tendresse lyrique, quand il y a du monde.

À ce point, on doit se rappeler quel poids Flaubert faisait porter dans le *DIR* aux géniteurs:

INFANTICIDE. Ne se commet que dans le peuple.

FŒTUS. Toute pièce anatomique conservée dans de l'esprit de vin.

D'où cette haine et cette mort qu'il fait subir au père en l'ignorant et cette haine-amour impossible à trancher qui animera toute sa vie Flaubert à l'égard de sa mère. D'une part, on ne saurait en douter dans cette déclaration, profession de foi qu'il lui adresse le 15.12.1850:

Non, non, quand je pense à ta bonne mine si triste et si aimante, au plaisir que j'ai de vivre avec toi, si plein[e] de sérénité et d'un charme si sérieux, je sens bien que je n'en aimerai jamais une autre

²⁴⁸ *Correspondance*, I, p. 430.

comme toi, va, tu n'auras pas de rivale, n'aie pas peur. [...] On chiera peut-être sur le seuil du temple. Mais on n'entrera pas dedans²⁴⁹.

Mais de l'autre, il faut écouter ces deux lettres à L. Colet du 21.1.1847:

On ne raille pas ce qui vous assomme [l'amour de sa mère], car cette affection-là me gêne horriblement dans ses entournaies. J'en suis bien las sur l'honneur²⁵⁰

et du 29.8.1847:

Ah! le désert! le désert!²⁵¹

Ces voyages que Flaubert a effectués si loin ont aussi eu sans doute comme composante, la volonté de s'éloigner, de s'arracher à cette mère, de mourir à elle pendant cette même période, avec tout le débordement d'affection culpabilisante (d'où la déclaration d'amour) que ce fait engendrait. Sa mère constituera un point fixe, incontournable, pour Flaubert qui placera toute sa vie, malgré lui probablement, sous le signe maternel.

Pour ce qui est des naissances, la sienne sera haïe; celle de l'enfant de sa sœur, véritable nouvelle renaissance parodique de celle de sa propre sœur avec ce même prénom portée par les deux femmes, sera vécue en termes de tourment, avec cette illusion flaubertienne, peut-être, parfois, de pouvoir renaître comme sa sœur; mais le refus d'être lui-même père, responsable d'une naissance est permanent. Il est inutile de rappeler ses déchirements, ses angoisses lors de l'équivoque avec L. Colet (lettre du 11.12.1852²⁵²), sans oublier l'ombre que portent aussi, sans doute, les enfants Colet, avant les enfants Schlésinger.

²⁴⁹ *Correspondance*, I, p. 720.

²⁵⁰ *Correspondance*, I, p. 430.

²⁵¹ *Correspondance*, I, p. 468.

²⁵² *Correspondance*, II, p. 205.

Explicite sera d'ailleurs la maladie qui l'accablera à la mort de sa mère.

Flaubert nous fournit, dans sa correspondance, matière à comprendre ses rapports avec les femmes tout comme dans le *DIR*. Ils se définissent essentiellement comme un parcours débouchant sur lui-même, ou mieux sur un imaginaire qui ne fera jamais que prendre pour "prétexte" les femmes rencontrées. En effet, les expériences de Flaubert, comme l'a si remarquablement analysé J. Bruneau, l'ont conduit très tôt à dissocier sexualité et affectivité, ou mieux rapport avec autrui et vie intérieure.

À travers la rencontre avec Mme Schlésinger, il fait un apprentissage précoce qu'il complétera avec l'élaboration progressive de *L'Éducation sentimentale* et même avec l'évolution des scénarios de *Madame Bovary*. Prévoyant d'abord une relation avec Léon, ils glisseront vers un premier amour strictement platonique et l'expérience de l'amour comme emportement, folie, rêves sur la personne à ne jamais "abîmer" avec l'intervention d'une sexualité concrétisée. Et celle-ci restera une ligne directrice de son imaginaire qui, dans le *DIR*, se traduit par la nombreuse présence d'entrées au contenu que nous pourrions qualifier d'édulcoré: ANGE, FORNARINA, IMPÉRATRICE²⁵³, INSPIRATION POÉTIQUE, LAIT, MER, PALMYRE, PUCELLE, SOUPIR²⁵⁴ ...

Parallèlement, dans son imaginaire, reste cependant la nostalgie des ébats avec E. Foucault, les élans de la chair, traces qui renaîtront avec L. Colet; il lui enverra quelques lettres inoubliables à la suite de moments particulièrement passionnés.

Il y aura aussi dans la vie de Flaubert, celles qu'il appelle ses «cocottes» comme le donne à lire ce message à L. Bouilhet du 22.7.1856:

²⁵³ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

²⁵⁴ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

Ne viens pas demain (mercredi) avant six heures. (J'aurai une cocotte en mon domicile.)

Le *DIR* accorde une place non négligeable à ces figures féminines. Rappelons BLONDES, BRUNES, ROUSSES et limitons-nous à ajouter:

BAYADÈRES. Toutes les femmes de l'Orient sont bayadères. Ces mots entraînent l'imagination fort loin.

NÉGRESSES. Plus chaudes que les blanches (voy. BLONDES et BRUNES).

Citons aussi ACTRICES.

Certes, il lui arrive d'en parler avec satisfaction, plaisir même, mais ces sortes d'overdoses d'amour ne semblent pas avoir l'effet escompté et la vérité de cette sexualité est qu'elle est en fait encore bien plus belle quand elle reste à l'état de possible; les témoignages abondent comme la lettre à A. Le Poittevin du 15.4.1845 à Marseille:

La dernière fois que j'avais dîné avec lui, je suis rentré à l'hôtel (c'était la dernière nuit) et j'y ai tiré 4 coups. Aujourd'hui je t'écris cette lettre, ce qui est supérieur...²⁵⁵,

ainsi que son comportement à Naples où il s'abstient de coucher avec une prostituée, par exemple, et les moments de vie les plus intenses sont vraisemblablement ceux qu'il se donne en humant, en rêvant sur les messages de L. Colet ou sur ses objets.

Ainsi s'expliquerait-on plus facilement toutes ces séries apparentes d'obstacles qui semblent perturber le sexe dans sa réalisation (EUNUQUE, HEIDUQUE²⁵⁶, ABÉLARD, PÉDÉRASTIE, HERMAPHRODITE) ou postérieures à

²⁵⁵ *Correspondance*, I, p. 225.

²⁵⁶ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

sa réalisation (ACTRICES, GRÊLÉ, BOSSUS²⁵⁷, SYPHILIS²⁵⁸, ORCHITE). Le sexe doit rester du domaine de l'imaginaire...:

JOUISSANCE. Mot obscène²⁵⁹.

La lettre du 13.5.1845 à A. Le Poittevin anticipe, en quelque sorte, ce qui sera la conclusion de ses expériences futures:

La baisade ne m'apprend plus rien. Mon désir est trop universel, trop permanent et trop intense pour que j'aie des désirs. Je ne me sers pas de femme, je fais comme le poète de ton roman, je les use par le regard²⁶⁰.

D'où aussi sans doute ce gommage du sexe (EUNUQUE, ABÉLARD, HERMAPHRODITE) du *DIR* et cet effacement de la différence des sexes pouvant engendrer chez l'autre, selon Flaubert, une confusion dans les rapports, tout comme il le précise très crûment à L. Colet dans sa lettre du 29.11.1853 par exemple:

Cette perpétuelle confusion de la culotte et du cœur me fait vomir²⁶¹

et qu'il tentera d'éviter précisément avec cette jeune femme. Dans sa missive du 12.4.1854, il s'en explique clairement:

J'ai toujours essayé [...] de faire de toi un hermaphrodite sublime, je te veux homme jusqu'à la hauteur du ventre (en descen-

²⁵⁷ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

²⁵⁸ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

²⁵⁹ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée. Il serait de plus particulièrement intéressant de filtrer avec cette clé de lecture les éliminations effectuées par Flaubert.

²⁶⁰ *Correspondance*, I, p. 230.

²⁶¹ *Correspondance*, II, p. 471.

dant). Tu m'encombres et me troubles et *t'abîmes* avec l'élément femelle²⁶²

et, le 26.8.1846, il ajoute:

Si je te regardais comme une femme commune je ne te dirais pas tout cela. Mais ce qui te déplaît peut-être c'est justement que je te traite comme un homme et non comme une femme. [...] je voudrais faire de toi quelque chose de tout à fait à part ni ami, ni maîtresse. Cela est trop restreint, trop exclusif. On n'aime pas assez son ami, on est trop bête avec sa maîtresse. C'est le terme intermédiaire, c'est l'essence de ces deux sentiments confondus. – je voudrais enfin qu'hermaphrodite nouveau tu me donnasses avec ton corps toutes les joies de la chair et avec ton esprit toutes celles de l'âme²⁶³.

Et Flaubert de nous livrer, au-delà de BAYADÈRE, LAC²⁶⁴, SOUPIR²⁶⁵..., les recettes de ses débauches intérieures, notamment dans une lettre à L. Colet du 30.8.1848:

La courtisane est un mythe. – Jamais une femme n'a inventé une débauche. – Leur cœur est un piano où l'homme artiste égoïste se complaît à jouer des airs qui le font briller, et toutes les touches parlent. Vis-à-vis de l'amour en effet, la femme n'a pas d'arrière-boutique; elles ne gardent rien à part pour elles, comme nous autres qui, dans toutes nos générosités de sentiment, réservons néanmoins toujours *in petto* un petit magot pour notre usage exclusif²⁶⁶.

Tout à fait anecdotiques et secondaires restent les expériences flaubertiennes en matière vénérienne, pour aussi douloureuses et fréquentes qu'elles aient pu être! Sans doute la réalité vécue à la première personne a-t-elle surtout eu pour effet la consolidation ou le renforcement

²⁶² *Correspondance*, II, p. 548.

²⁶³ *Correspondance*, I, p. 315.

²⁶⁴ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

²⁶⁵ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

²⁶⁶ *Correspondance*, II, p. 80.

ou la concrétisation d'un imaginaire hanté et dominé par l'idée de pourriture. Dans ce domaine, le *DIR* ne lésine pas: GRÊLÉ²⁶⁷, ORCHITE, SYPHILIS²⁶⁸...

Comme on le constate par la lecture de la *Correspondance*, le sexe vécu ne fut qu'un épigone de la vie de Flaubert, et sa tentative d'extérioriser avec L. Colet une possible fusion du sexe et de l'affectivité ayant échoué, ne fit que lui confirmer l'idée que:

Dieu a créé la femelle, et l'homme a fait la femme²⁶⁹.

S'enfoncer dans cette optique le conduisait, sans aucun doute, à une dilatation de son imaginaire au détriment de la réalité, mais c'est bien la voie solitaire que Flaubert choisit.

Aussi s'explique-t-on l'ample référence à la figure du jeune homme que fait le *DIR*: CÉLIBATAIRES, DÉBAUCHE, GARNISON DE JEUNE HOMME, LIBERTINAGE²⁷⁰.

Les vêtements, cette enveloppe que nous choisissons de donner à notre corps, notre seconde peau en quelque sorte, assument, à leur tour, selon les circonstances, une lourde charge connotative qui, dans le *DIR*, se révèle encore une fois le lieu d'inscription d'une identité flaubertienne.

Les vêtements sont présents dans la correspondance de Flaubert surtout en relation avec une activité, une vie conduisant l'écrivain à l'extérieur c'est-à-dire hors de sa coquille et, en ce sens, ils sont donc nécessairement vécus comme traumatisants ou mieux comme engendrant une série de mouvements, d'agitation, en contradiction avec sa volonté essentielle d'inertie. Et les réticences flauber-

²⁶⁷ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

²⁶⁸ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

²⁶⁹ Lettre à L. Colet du 27.3.1853, in *Correspondance*, II, p. 284.

²⁷⁰ Entrée enregistrée sur le manuscrit A puis éliminée.

tiennes se font entendre essentiellement vers la fin de sa vie, quand toute une série d'événements (guerre, ruine, isolement affectif...) lui auront rendu le déplacement, le mouvement vers les autres, encore plus difficile. En effet, on lit, le 12.6.1879, dans une lettre à Caroline, son envie:

d'être revenu à Croisset pour y jouir du frais, n'avoir plus à m'habiller²⁷¹.

Il lui avait déjà précisé le 5.9.1873, après sa réinstallation à Croisset:

je jouis énormément de n'avoir plus à m'habiller! et à sortir. Je finissais par être las des bottines!²⁷²

Flaubert ici précise bien l'objet de son refus: l'habit qui, au lieu de devenir une véritable seconde peau, une enveloppe moëlleuse et bien à sa mesure, une commodité chaude et si bien faite à son corps qu'elle est son corps, doit se conformer à un habit à caractère de reconnaissance sociale, un vêtement qui doit pouvoir être lu par autrui et l'écrivain, sans aucun doute, sent surtout peser sur lui cette sorte de lecture avec tout ce qu'elle implique de distraction de soi vers l'autre. Et, en soulignant dans le réseau du *DIR* comme essentiel, le rôle social du vêtement:

FOURRURE. Signe de richesse.

HABIT NOIR. En province, est le dernier terme de la cérémonie et du dérangement.

IMPERMÉABLE (UN). Très avantageux comme vêtement.

Meurtrier à cause de la transpiration empêchée.

LINGE. On n'en montre jamais assez.

Flaubert la nargue, en la faisant ainsi éclater au grand

²⁷¹ *Correspondance*, V, p. 657.

²⁷² *Correspondance*, IV, p. 708.

jour, car le *DIR* est aussi né de ses obsessions et de ses gênes. Comment alors ne pas s'employer, avec plaisir, à épingleur ce qui suscite en lui le plus de haine, de désagrément, dans une œuvre où se livrer tout entier, sans jamais se trahir, et mettre en quelque sorte, sous le nez des êtres qu'il n'inclut pas dans son fameux cercle, leur miroir, miroir déformant et, qui plus est, le leur faire acheter et sans doute aussi apprécier. C'était bien l'occasion ou jamais pour Flaubert de prendre une bonne revanche.

Outre s'habiller, s'habiller pour sortir, pour autrui, Flaubert dénonce férocement tout le cérémonial social qui nous dépossède en quelque sorte de nous-même, en nous obligeant à nous soumettre à autrui, à la règle d'autrui. Or, cette subjectivité qui refuse la norme extérieure ne pouvait que s'y sentir à l'étroit. Telle est précisément une autre des métaphores qu'il faut voir dans le texte de Flaubert à travers les bottines ci-dessus évoquées. Sans doute doit-on lire cette déclaration de Flaubert dans une lettre du 22.3.1845 à Caroline:

Je leur [Papa et M. Parain] donne à emporter mon pantalon à plis et ma chemise rouge qu'Eulalie doit laver; tu dois penser si c'est là une privation: trois jours à vivre dans un pantalon ordinaire! quel horrible horizon!²⁷³

à la lumière du choix qu'il fera avec M. Du Camp, pendant leur voyage en Orient, de s'habiller comme les gens des pays traversés. Cette facilité à s'y plier s'explique peut-être aussi par le fait que chez Flaubert notamment, cette façon de se vêtir correspondait à ses goûts personnels. Citons également le témoignage de L. Colet venue à Croisset sans avertir et qui entrevoit chez lui l'écrivain, le 27.6.1851:

Quant à sa personne, elle m'a paru bien étrange sous son accoutrement chinois: ample pantalon, blouse en étoffe de l'Inde, cravate de soie jaune rayée de fils d'or et d'argent²⁷⁴.

²⁷³ *Correspondance*, I, p. 217.

²⁷⁴ Mémentos de Louise Colet, in *Correspondance*, I, p. 814.

Libérer le corps de toute attache et le mettre dans les meilleures conditions pour déclencher l'imaginaire. En effet, dans les rêveries de Flaubert ou encore dans les achats (même si ceux-ci n'auront pas, de fait, été toujours effectués), se devine le goût de l'auteur pour les matières dites nobles (soie, cachemire), que caractérisent leur douceur, leur moelleux, leur toucher agréable, avec une connotation de luxe, de richesse, de détachement des soucis matériels et de débauche de couleurs, de plaisirs, en somme des tissus favorisant surtout le déploiement intense des rêveries flaubertiennes.

Et une autre récupération, et non des moindres, des vêtements par Flaubert sera précisément une forme de fétichisme qui aura pour but de faire vivre Flaubert exactement comme il le préfère, dans sa tête: nous savons combien étaient importants, vitaux pour lui les objets que lui avait donnés L. Colet, plus même que la photographie ou le portrait de cette dernière, comme en témoigne une lettre à L. Colet du 6-7.8.1846²⁷⁵.

Il confiera de même aux Goncourt, à propos de L. Bouilhet, le 26.6.1870:

Je remue une série de souvenirs [...] je suis poursuivi par son fantôme [...] dans mes robes de chambre qu'il mettait²⁷⁶.

Et surtout il raconte à L. Colet dans une lettre du 24.8.1846:

Vingt fois par jour je te replace sous mes yeux, avec les robes que je te connais, les airs de fête que je t'ai vus. Je te déshabille et te réhabilite tour à tour. Je revois ta bonne tête à mes côtés sur mon oreiller, ta bouche s'avance, tes bras m'entourent²⁷⁷.

²⁷⁵ *Correspondance*, I, p. 284.

²⁷⁶ *Correspondance*, IV, p. 197.

²⁷⁷ *Correspondance*, I, p. 311.

Il avoue également et explique son habitude de tout conserver, y compris les vêtements qu'il ne porte plus dans une lettre du 8-9.8.1846 à L. Colet:

si je garde celles [les phrases] que j'ai écrites, c'est que j'aime à m'entourer de souvenirs, de même que je ne vends pas mes vieux habits. Je vais les revoir quelquefois dans le grenier où ils sont et je songe au temps où ils étaient neufs, et à tout ce que j'ai fait en les portant. – À propos, nous étrennerons donc la robe bleue ensemble. Je tâcherai d'arriver un soir vers 6 heures²⁷⁸.

Mais le mécanisme se fait d'autant plus violent et morbide que le temps passe et que ces objets deviennent les moyens de revivre et de faire revivre les personnes aimées maintenant disparues; il demande à Caroline le 9.12.1876:

Qu'as-tu fait du châle et du chapeau de jardin de ma pauvre maman? [...] Car j'aime de temps à autre à revoir ces objets et à rêver dessus. Chez moi, rien ne s'efface²⁷⁹

et il lui explique, le 16.1.1879:

Je satisfais mon besoin de tendresse en appelant Julie après mon dîner et je regarde sa vieille robe à damiers noirs qu'a portée maman. Alors je songe à la bonne femme, jusqu'à ce que les larmes me montent à la gorge. Voilà mes plaisirs²⁸⁰.

Ce voyage nous a conduit à travers la correspondance et le *DIR*, passant de l'une à l'autre, nous attardant sur des lettres strictement privées ou sur quelques entrées du *DIR*, apparemment sur la trace des humeurs, des obsessions, des aveux de Flaubert. Ces deux écritures essentiellement différentes, tant dans leur intention que dans leur réalisation, ont laissé filtrer une communauté d'intérêt: les points car-

²⁷⁸ *Correspondance*, I, p. 285.

²⁷⁹ *Correspondance*, V, p. 140.

²⁸⁰ *Correspondance*, V, p. 102-103.

dinaux d'une vie, dans toute son intimité, dans tout son mystère, transparaissent dans des lettres et imprègnent le matériau qui servira de support au lieu commun, en un va-et-vient dont l'origine se perd. Quasiment toute la différence s'inscrit dans l'écriture. Une nouvelle fois, Flaubert nous donne la preuve qu'un matériau aussi prosaïque que celui de la corporalité ou de la sexualité peut se transformer en entrées pour un *DIR* dont la plus grande force réside dans son ambiguïté. Le même magma sert l'ordre par les mots auquel Flaubert se plaît à procéder.

Et, d'un côté, s'accumulent les manuscrits du *DIR* qui se font, se défont, se refont sans jamais parvenir à atteindre la fixité de la page publiable, comme si Flaubert ne parvenait pas à se détacher de ces entrées sans cesse retouchées pour faire devenir l'écriture immobile et glacée d'un dictionnaire, la plus impitoyable et la plus personnelle des vengeances.

De l'autre, se posent, un simple instant, vers la fin de la nuit, les lettres déjà fermées. Et cette écriture toute spontanée, de plus en plus écornée par les petits malheurs du quotidien, construit parfois des univers de rêves pour Flaubert, parfois même semble échapper à la plume qui se raconte, et toute vivifiée, filer une métaphore qui devient écriture pure, comme on en trouvera à quelques années de distance dans un autre domaine de la littérature.

Les rôles sont soudain confondus. Et le lecteur se perd, pour son plus grand plaisir.

Un dizionario nascosto tra le lettere

Traduzione sintetica di Ida Porfido

Il *Dizionario dei Luoghi Comuni* e l'insieme della *Corrispondenza* accompagnano Flaubert fin dall'inizio della sua attività letteraria. Il primo nasce come scrittura pubblica, che si pone esplicitamente in relazione a un lettore ideale, mentre la seconda viene concepita come scrittura privata, originariamente rivolta a un destinatario ben preciso. Inoltre, se le lettere hanno viaggiato in lungo e in largo per l'Europa, il *DLC* non ha mai lasciato Croisset, né è mai stato pubblicato in vita, forse perché serve allo scrittore proprio come luogo in cui riversare quell'eccesso di rabbia che le missive non riescono ad arginare e drenare. Ecco perché la scrittura più privata, la corrispondenza, in fondo potrebbe rivelarsi la meno intima e il *DLC* rappresentare, invece, per Flaubert la vera corrispondenza, quella che lo vede al tempo stesso mittente e destinatario, e che riporta le sue parole più segrete e amare. Intessuta di riprese e abbandoni, rimandi intertestuali e vagli dittatoriali, la stesura di quest'opera si presenta come profondamente diversa dalle altre e trova senza dubbio parte della propria unità nella sua continuità. Analogamente, la produzione epistolare fonda la propria coerenza sulla costanza e sull'opportunità offerta da questo genere di scrittura, cioè sulla possibilità di parlare di sé, raccontarsi, scriversi. In definitiva, le due scritture, tutto sommato molto diverse tra loro, procedono di pari passo per anni, talvolta facendosi

inevitabilmente eco a vicenda. La loro lettura ravvicinata mette in luce una certa comunanza tematica, tanto che i testi sembrano correre su binari paralleli. Nelle lettere, infatti, è facile constatare l'esistenza di un certo numero di nodi scritturali che concordano per eccesso, potremmo dire, con i percorsi rintracciabili nel *DLC*.

Ciò che colpisce subito il lettore della corrispondenza è la corporalità da cui è permeata. Flaubert lascia parlare apertamente il proprio corpo, affidandogli il compito di comunicare al destinatario pensieri e stati d'animo, oppure lo dissimula dietro un complicato intrico metaforico. Ed è proprio tale fisicità invadente a provare, se mai ce ne fosse bisogno, che lo scrittore ha tratto le lettere dalle profondità del suo essere, in uno straordinario slancio di generosità e autenticità come provano, in particolare, le missive indirizzate a L. Colet.

Si parte da un corpo sano, persino attraente, soprattutto in gioventù, per poi passare, quasi senza transizione, a una specie di esplosione e dilatazione delle sue funzioni primordiali, fenomeno che, proprio perché segnato dall'eccesso, sembra tradire la vera personalità dello scrivente. Uno dei temi chiave della corrispondenza è appunto la salute, le condizioni del corpo. Le lettere ci regalano una cronaca fedele sia dei mutamenti intervenuti nel tempo, sia del normale funzionamento dell'organismo. Tuttavia, la maggior parte delle volte Flaubert dà al lettore la sensazione di redigere per sé quei bollettini medici, in cui parla di grandi mangiate, bevute e relative digestioni. Egli si costruisce come qualcuno che ausculta continuamente il proprio corpo, ne parla senza posa, tanto del suo funzionamento (mangiare, bere, fumare, defecare, dormire, ed eventualmente "scopare") quanto della soddisfazione che ne ricava. Ed è proprio questa evocazione molto concreta e persistente a fare risuonare, in maniera inequivocabile, le "note stonate" che seguono.

Se prendiamo in esame la funzione del sonno, è facile constatare come sia spesso evocata da picchi intermittenti, che Flaubert chiama «gobbe di sonno», presentati come momenti di assenza dal mondo, di perfetta incoscienza, di morte a se stesso e agli altri. Non a caso, tali episodi corrispondono a periodi di grande difficoltà esistenziale, in cui la funzione biologica supera, in un certo senso, se stessa per farsi salvaguardia psicologica. L'annotazione «Dormo enormemente», per esempio, contenuta in una lettera del 2.7.1870 a G. Sand, sembra una risposta alla morte dell'amico L. Bouilhet.

Quanto all'attività alimentare, questa all'inizio si presenta essenzialmente come ingestione. Flaubert sottolinea a più riprese l'importanza che riveste per lui il perfetto funzionamento dell'asse oro-anale, né si può fare a meno di notare quanto si compiaccia nell'evocare l'espulsione dei propri escrementi. D'altronde, tale capacità umana aveva attirato fin da piccolo la sua attenzione poiché già nel 1830, a soli nove anni, Flaubert aveva scritto un'operina, *La Bella Spiegazione della famosa costipazione*, su un argomento cui dedicherà ampio spazio anche nel *DLC*. Il rapporto ambivalente che lo scrittore ha con il cibo mette in evidenza lo stretto legame che unisce l'atto di nutrirsi e la relazione con il mondo. Mangiare, attraverso la cerimonia del pasto, è quindi un modo per parlare all'altro, oltre che la concretizzazione di uno stato di benessere (si vedano le lettere relative al matrimonio di Achille), o l'espressione di una provocazione (si pensi alle missive sui pranzi di Quaresima e Ognissanti). In Flaubert esiste, dunque, una risposta fisica alle sollecitazioni psichiche, che dà ampio spazio ai processi di assimilazione, trasformazione ed eliminazione degli alimenti. Nessuna di queste tappe viene trascurata, anzi sono tutte così ben intrecciate nella sua immaginazione da essere subito percepite come metafore dalla scrittura stessa. Così la letteratura diventa per lui "panna montata" e il suo sentimento amoroso per

L. Colet “un oceano di panna”. Tuttavia, man mano che il tempo passa, Flaubert sembra parlare sempre più la lingua del suo stomaco, in un continuo andirivieni tra malesseri fisici e disturbi creativi.

Un'altra dimensione vitale evidenziata con particolare chiarezza nella corrispondenza è la funzione respiratoria. Per Flaubert vivere è respirare, tanto che le lettere descrivono vere e proprie orge di vita che si manifestano tramite il bisogno di dilatare il più possibile i polmoni. Di fatto queste indigestioni d'aria più in là sfoceranno nelle ben note estasi panteiste che punteggiano alcune lettere a L. Colet. Il benessere è dilatazione, come la felicità è associata all'aria. Perciò è in termini quasi autolesionistici che Flaubert evoca le lunghe sedute di scrittura che lo tengono chiuso in casa in preda a indicibili tormenti. E non c'è da stupirsi se nel *DLC* i riferimenti all'aria sono connotati negativamente, sia quando lo scrittore tratta della figura del tifico, sia quando si dilunga su una serie di rumori fastidiosi legati al passaggio dell'aria nel corpo, tutte spie di un lieve malessere fisico (starnuto, singhiozzo, sospiro).

Se volessimo ricavare dalla corrispondenza il ritratto fisico di sé fornito da Flaubert nel corso degli anni, ci renderemmo conto che occorre aspettare il viaggio in Oriente per trovare, nelle lettere alla madre (e in particolare in quella datata 9.2.1851), il profilo complessivo di un uomo nuovo: barba, pelle, capelli, pinguedine. Sono questi, infatti, i punti di riferimento ricorrenti nelle lettere dello scrittore, anche se mancano i denti e il sesso, che rappresentano altre sue ossessioni. Invece, nel resto dell'epistolario, così come nel *DLC*, le parti del corpo sono evocate in maniera episodica e slegata. E, ben presto, le metafore animali finiranno per confluire in due figure principali, entrambe caratterizzate da un'ingente massa corporea: l'orso e il bue. In un certo senso Flaubert sembra ingoiare il mondo senza più rifiutarlo, in una sorta di accumulazione-ritenzione che da una parte si può leggere come “rigonfiamento” (si pensi

alla metafora della gestazione che usa spesso parlando dei suoi libri), dall'altra come la materializzazione di quel suo bisogno di proteggersi frapponendo ostacoli tra sé e la violenza del mondo (è sufficiente rileggere in questa prospettiva la voce GRASSO del *DLC*).

Soffermandoci sulle caratteristiche del viso, l'elemento che attira maggiormente l'odio di Flaubert è la barba. Non a caso, il primo gesto che segnerà il suo ritorno alla "civiltà" dopo il viaggio in Oriente, sarà farsi radere la barba appena giunto in Italia. L'elemento interessante che si ricava dalla relativa voce del *DLC* è proprio il legame che intercorre tra barba e capelli. Flaubert sembra non aver mai accettato la scomparsa di quella folta chioma che a lungo era stata per lui motivo di vanto. Si tratta di un vero e proprio ritornello che scandisce molte pagine della corrispondenza, risalenti soprattutto al 1852, anno in cui l'alopecia si manifesta con maggiore virulenza. Se la barba corrisponde alla virilità ostentata del personaggio maschile, la capigliatura sembra piuttosto appartenere alla sfera della femminilità, della sensualità naturale.

Un altro dettaglio fisico la cui scomparsa, peraltro precoce e piuttosto dolorosa, affliggerà Flaubert riguarda la dentatura. La corrispondenza è dominata dalla coesistenza dente-dolore, come testimoniano molte lettere alla sorella e a L. Colet, e, puntualmente, anche il *DLC* registra le connotazioni negative dei lemmi DENTE e DOLORE.

Anche la pelle costituisce una testimonianza preziosa sulla vita di Flaubert, dato che nel *DLC* le viene riservato un posto addirittura d'eccezione. Tutta una rete di rimandi a lemmi interconnessi si costruisce a partire da questa voce, tra cui la dermatosi acneica e varie malattie periferiche, anch'esse localizzate essenzialmente sulla superficie corporea. Allo stesso modo nella corrispondenza si registra la presenza ossessiva di brufoli e foruncoli di ogni tipo.

Questi reticoli relativi al buon funzionamento o alle disfunzioni del corpo, dopo aver a lungo rappresentato solo

un linguaggio con cui parlare di sé, man mano assumeranno un'importanza tale da costituire una vera e propria scrittura di sé. Ed è proprio grazie a questa lingua metaforica nata dalle patologie del corpo che Flaubert riuscirà a dar voce al suo rapporto con la vita. Esprimerà, per esempio, il suo desiderio di cose e persone, ma anche, specularmente, la sua paura del deturpamento, del deterioramento e della putrefazione. La dermatosi che lo affligge è peggiorata: da fonte di prurito è diventata malattia, simile alla lebbra la maggior parte delle volte, altre volte alla rogna. Quindi la metafora non si è soltanto ampliata, bensì anche arricchita e sistematizzata, in quanto spia di un rapporto disturbato con il mondo esterno. È come se Flaubert ci facesse assistere a un'operazione di spurgo del liquido infetto, sporco, prodotto dal suo organismo, umore che non sempre gli è facile espellere, perché spesso gli si blocca dentro, cristallizzandosi in una miriade di calcoli dolorosi e resistenti. Al di là di tutto, la lenta trasudazione attraverso pori cutanei acneici che ricorre nella corrispondenza richiama alcune malattie affini citate nel *DLC*: COLERA, ORCHITE, SIFILIDE e persino TRASPIRAZIONE DEI PIEDI. Perciò i centri fisici, che in un primo tempo ci erano apparsi come meri luoghi di estrinsecazione di patologie comuni alla corrispondenza e al *DLC*, col tempo sono diventati non solo nuclei costanti, ma soprattutto gangli di estrinsecazione di una personalità, vere e proprie chiavi di volta di fenomeni soggettivi e oggettivi legati all'espressione dell'io. Non siamo più in presenza di metafore, bensì di un essere totalmente in sintonia con questi suoi "corpo-anima" profondamente contaminati, perché leggibili sia come manifestazioni del linguaggio del corpo, sia come indizi di una corporalizzazione del linguaggio e, in ultima analisi, come linee di forza della sua scrittura.

Anche l'apporto esterno, abbondante, passa attraverso percorsi metaforici che interessano due elementi primordiali quali l'aria e l'acqua. In particolare, la metafora li-

quida si articola in due immagini-chiave: la prima evoca lo straripamento capace di trascinare l'io e/o gli altri in un annegamento benefico o distruttivo, a seconda dei casi; la seconda, più circoscritta, richiama alla mente l'idea di un vero e proprio orgasmo. È chiaro, perciò, che la scrittura per Flaubert include e solleciti ciascuna facoltà fisica, tanto da ritrovarsi a sua volta implicata in tutte le reti metaforiche delle patologie. Di fatto, la simbiosi, o meglio il rapporto di gestazione che va dalla realtà alla metafora e viceversa, è così intimamente ambiguo che non si potrebbe distinguere chi ha generato chi. La dermatosi pruriginosa, per esempio, stando a quanto testimoniano le lettere, la prima volta è comparsa nella sua accezione metaforica, poi si è rivelata una diagnosi patologica.

In definitiva, l'immaginario di Flaubert sembra caratterizzato da continue entrate e uscite, pieni e vuoti, dilatazioni e compressioni, in una perenne oscillazione che ricorda non solo il movimento di sistole e diastole a fondamento della vita stessa dell'uomo, ma anche tutte le ambivalenze e le contraddizioni insite nella percezione che lo scrittore ha di sé (si pensi al ruolo giocato dallo specchio nel registrare impietosamente il progressivo invecchiamento e deterioramento fisico). Persino l'amicizia è sempre stata per Flaubert una potenziale occasione di sdoppiamento, poiché lo scrittore ha sempre voluto vedere in un amico (si pensi a Maxime Du Camp, compagno di numerosi viaggi e di altrettante avventure intellettuali) un altro se stesso. A ogni tappa della vita corrisponde un'ombra maschile, la figura benevola di un amico in grado di accompagnarlo nel suo cammino. Tuttavia, per amore di completezza, non dovremmo dimenticare la dispersione di Flaubert nei suoi personaggi romanzeschi che, al pari dello specchio o degli amici, lo riflettono e al contempo se ne differenziano. Opposizione e/o complementarità: Flaubert si serve di qualsiasi cosa perché, come confesserà in una lettera a L. Colet, per lui l'evoluzione coincide con una progressione

a scatti, fatta d'improvvisi balzi in avanti e di successivi rallentamenti. Dietro tutto ciò c'è il ben noto distacco con cui spesso guardava alla vita, una specie d'indifferenza che a volte lo trasformava in un sasso, in un oggetto immobile e immutabile, in un animale pesante e terribilmente solo (basti pensare alla vita da eremita condotta a Croisset). Solo la letteratura, al pari di un salvagente, sembra ancora capace di tirarlo fuori dalla melma che lo trascina sul fondo della vita e dargli voglia di dipanare il meraviglioso filo variopinto della scrittura.

Quanto al clima affettivo che traspare dalle lettere va segnalata la totale assenza del padre di Flaubert, che viene evocato solo in un breve scambio di missive. Il padre è soltanto una/la figura che fornisce un riferimento sociale (si pensi all'uso che farà lo scrittore dell'autorità paterna durante il "caso Bovary"), né hanno maggior peso e visibilità il fratello o il cognato.

È la figura materna, invece, ad avere un ruolo di spicco – ma non per questo meno ambivalente –, non foss'altro che per aver vissuto a lungo e, dopo la morte del marito, della figlia, la partenza di Achille e l'isolamento di Gustave, aver condiviso con quest'ultimo la residenza di Croisset, occupandosi della piccola Caroline. Nel *DLC* questo è piuttosto evidente: la nascita resta uno dei punti più dolenti e controversi dell'esistenza di Flaubert. Come scrive Sartre, in lui c'è una specie di rifiuto costante della propria nascita (o di quella di esseri di cui farsi carico), una specie di volontà di tornare all'informe, forse per annullarsi, oppure per rinascere e avere la sensazione di venire al mondo da solo. Allo stesso modo è legittimo affermare che i suoi numerosi viaggi sono stati dettati anche dalla voglia di allontanarsi da una madre cui lo legava un sentimento complesso, quasi di amore-odio, che traspare in filigrana nelle missive inviatele dall'Oriente, tutte pervase da un sottile senso di colpa. Comunque sia, la madre rappresenterà sempre un punto fermo per Flaubert, un riferimento imprescindibile

che porrà l'intera sua vita, forse involontariamente, sotto l'ascendente materno.

Tanto nella corrispondenza quanto nel *DLC*, le occasioni abbondano per comprendere i rapporti che legano lo scrittore all'altro sesso. Li si può definire una specie di percorso destinato a sfociare sempre e solo su di sé, o meglio su un immaginario che prende a "pretesto" le donne di volta in volta incontrate. Infatti, le esperienze fatte da Flaubert, e mirabilmente analizzate da J. Bruneau, l'hanno condotto molto presto a dissociare sessualità e affettività, in altri termini a separare il rapporto con gli altri dalla propria vita interiore. L'esperienza dell'amore platonico (sperimentato con Mme Schlésinger, per esempio), caratterizzato da trasporto, follia, fantasie da preservare accuratamente dall'intervento disastroso della sessualità praticata, rimane primordiale, come testimoniano, peraltro, le numerose voci "edulcorate" presenti nel *DLC*: ANGELO, FORNARINA, IMPERATRICE, PULZELLA, ecc., oltre alle più "dispregiative" BIONDE, BRUNE, ROSSE, NEGRE, BAIADERE, ATTRICI. Parallelamente, però, nel suo immaginario sussistono tracce dei rapporti sessuali con E. Foucault, e più in generale una certa nostalgia degli appetiti carnali. Benché GODIMENTO rimanga "una parola oscena", la presenza nel *DLC* di una serie di vocaboli che rappresentano apparenti ostacoli alla realizzazione del coito tra un uomo e una donna, EUNUCO, PEDERASTIA, ERMAFRODITO, ORCHITE, SIFILIDE, è indice di una specie di ossessione del sesso sublimato. Dopo il fallimento del tentativo di fondere sesso e affetto nella relazione con L. Colet, Flaubert approfondisce maggiormente il dissidio che esiste per lui tra la femmina e la donna, e rimane fedele alla propria solitudine (si vedano i lemmi CELIBI, LIBERTINAGGIO, DISSOLUTEZZA).

Gli indumenti, questo involucri con cui ricopriamo il nostro corpo, quasi fossero una seconda pelle, portano, a loro volta, a seconda delle circostanze, un pesante carico

di connotazioni tanto che, nel *DLC*, si rivelano ancora una volta il luogo in cui s'inscrive più in profondità l'identità flaubertiana. Gli abiti, nella loro valenza sociale, sono presenti nella corrispondenza in rapporto a un'attività suscettibile di condurre lo scrittore all'esterno, vale a dire a farlo uscire dal proprio guscio. Perciò sono necessariamente vissuti come traumatizzanti, o meglio come in grado di generare una serie di moti contrari al suo desiderio profondo d'inerzia. Naturalmente le reticenze di Flaubert emergono con più forza soprattutto verso la fine della vita, quando una serie di eventi (guerra, dissesto economico, isolamento affettivo) gli rendono qualsiasi spostamento, movimento verso gli altri, ancora più difficile. Liberare il corpo da ogni vincolo e costrizione vuol dire per Flaubert metterlo nelle condizioni più propizie alla fantasticheria. In effetti, nelle sue pagine, oppure nei suoi acquisti, s'intuisce spesso la sua predilezione per i materiali cosiddetti nobili (seta, lana, cachemire), contraddistinti dal loro essere morbidi, pregiati, voluttuosi, lontani dai crucci quotidiani. Flaubert tradisce, inoltre, una certa forma di feticismo rispetto agli abiti smessi, e più in generale agli oggetti regalatigli dalle donne amate (si veda l'importanza che hanno ai suoi occhi la fotografia e il ritratto di L. Colet). Man mano che passa il tempo, tale attaccamento si fa sempre più violento e morboso, tanto più che quegli oggetti rimangono gli unici mezzi per rievocare e far rivivere le persone care, spesso scomparse.

Questo viaggio attraverso la corrispondenza e il *DLC*, in cui siamo passati dall'una all'altro, attardandoci sulle lettere private o su alcuni lemmi del *DLC*, apparentemente a caccia di umori, ossessioni, confessioni di Flaubert, si conclude qui. Le due scritture, fondamentalmente molto diverse, tanto per intenzioni che per esiti, hanno lasciato trasparire una comunanza d'interessi: i punti cardinali di una vita, in tutta la sua intimità e impenetrabilità, emer-

gono dalle lettere e permeano i materiali che fungeranno da supporto ai luoghi comuni. Quasi tutta la differenza è insita proprio nella scrittura. Flaubert ci dimostra ancora una volta che una materia così prosaica come quella riguardante la corporeità o la sessualità può trasformarsi in lemmi di un dizionario, la cui forza risiede proprio nella sua ambiguità e letterarietà. Se da un lato i manoscritti del *DLC* si accumulano, senza mai raggiungere la fissità della pagina pubblicabile – quasi Flaubert non riuscisse a staccarsi da quei lemmi continuamente ritoccati per farli diventare la scrittura immobile e asettica di un dizionario –, dall'altro, a fine serata, sulla scrivania giacciono i fogli imbustati delle lettere pronte per essere spedite. E questa scrittura spontanea, sempre più intaccata dai piccoli dolori quotidiani, talvolta sa costruire universi di sogno, talaltra sembra sfuggire alla mano che racconta per tramutarsi in scrittura pura, come nelle sue più belle opere letterarie.